

ACTA UNIVERSITATIS SZEGEDIENSIS
DE ATTILA JÓZSEF NOMINATAE

ACTA JURIDICA ET POLITICA

Tomus XXVIII.

Fasciculus 7.

RÓBERT A. HORVÁTH

**Le Développement de l' École de Statistique
Descriptive Allemande
(Une synthèse de l' histoire scientifique en
statistique)**

SZEGED

1981

Redigunt

GYÖRGY ANTALFFY, ÖDÖN BOTH, ANTAL FONYÓ, BÉLA KEMENES,
ISTVÁN KOVÁCS, KÁROLY NAGY, ELEMÉR PÓLAY, JENŐ SZILBEREKY

Edit

*Facultas Scientiarum Politicarum et Juridicarum Universitatis Szegediensis
de Attila József nominatae*

Nota

Acta Jur. et Pol. Szeged

Szerkeszti

ANTALFFY GYÖRGY, BOTH ÖDÖN, FONYÓ ANTAL, KEMENES BÉLA,
KOVÁCS ISTVÁN, NAGY KÁROLY, PÓLAY ELEMÉR, SZILBEREKY JENŐ

Kiadja

*A Szegedi József Attila Tudományegyetem Állam- és Jogtudományi Kara
(Szeged, Lenin krt. 54.)*

Kiadványunk rövidítése
Acta Jur. et Pol. Szeged

ISSN 0563—0606

AVANT-PROPOS

L'histoire de la pensée statistique intéressait plusieurs auteurs monographiques distingués à partir des années 1870 jusqu'au début des années 1930. Il suffit de citer les noms de KNAPP, JOHN, GABAGLIO au XIXe et celui de WESTERGAARD au XXe siècle. Mais elle ne commence à préoccuper les représentants de cette discipline qu'après la IIème Guerre Mondiale.

La cause en est plus que transparente: tout d'abord c'est le reviviscence de l'histoire scientifique dans les sciences sociales comme une partie intégrante de l'histoire générale, — soit économique, ou sociale et culturelle. Cette initiative, venant du côté de l'économie politique et de sociologie, a influencé d'une manière croissante la discipline statistique et démographique. En même temps, avec la marche triomphale des méthodes mathématiques et la quantification dans les sciences sociales, un deuxième facteur commençait à avoir un impact sur la discipline statistique. Notamment, on passait à la révision de la pensée statistique traditionnelle au point de vue de l'histoire et du développement de la méthode. Cette révision ne s'orientait pas tellement dans le sens de la méthode „pure” — c'est-à-dire de la méthode de statistique-mathématique —, mais dans le sens élargi de la méthode des sciences sociales et celle de la statistique sociale plus spécialement.

Dans ce renouveau contemporain de l'historiographie statistique, qui fut amplement nourri par les deux facteurs mentionnés, les premiers essais de l'Auteur de présent volume ont déjà été représentés au début des années 1960. Tout de même, ses recherches sur les origines et le répandement de l'Arithmétique Politique en Hongrie ont eu un aspect tout à fait spécial. Elles étaient caractérisées par l'élaboration des interdépendances des courants précoces et rivaux dans la pensée statistique: celles de l'Arithmétique Politique et de la Description Statistique de l'École Allemande. C'est sous cet aspect spécial qu'il a publié sa monographie sur ISTVÁN HATVANI et sur les origines de la discipline statistique dans ce pays en 1963. Ainsi, le premier Chapitre de cet ouvrage contenait déjà une analyse sommaire du courant de la Description Statistique Allemande en vue de son rayonnement en Hongrie. Cet ouvrage fut bien reçu par les milieux statistiques et scientifiques hongrois et comme conséquence, on m'a suggéré de la part de l'Institut de Recherche Démographique de l'Académie Hongroise des Sciences de rédiger une synthèse de la Description Statistique en Hongrie. La monographie résultante, publié en 1966, se contentait d'élaborer l'évolution hongroise, sans approfondir dans les questions de l'origine et du développement de ce courant en Allemagne.

Avec le développement spectaculaire des recherches sur l'histoire de la pensée statistique dans le temps récent, la reprise du problème devint presque inévitable de ma part. Deux occasions spéciales m'ont poussé vers un nouveau essai de synthèse de la Description Statistique Allemande. En automne 1978 un colloque de caractère international en République Fédérale de l'Allemagne — intitulé „Frühgeschichte der Statistik und Staatsbeschreibung“, organisé par la Bibliothèque Herzog August de Wolfenbüttel —, m'a permis de poser le problème des sources et des bases philosophiques de ce courant en comparaison étroite avec l'Arithmétique Politique. Une autre invitation de la part de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales et son Laboratoire de Démographie Historique à Paris au début de 1979 m'a facilité de rédiger en français l'essentiel de mes séminaires tenus sur ce sujet. Pour le présent volume j'ai complété cette synthèse sommaire avec un aperçu sur la position de la Description Statistique en Hongrie au point de vue de l'enseignement académique comme un exemple du rayonnement international de ce courant allemand à l'étranger.

Je présente le résultat de ces efforts dans ce petit volume et j'espère qu'il faciliterait — malgré tous ses défauts et malgré son caractère sommaire — la compréhension du sujet et qu'il pourrait servir comme point de départ pour des études plus détaillées de la Description Statistique de l'Ecole Allemande.

Szeged, fin juin 1979.

L'AUTEUR

CHAPITRE 1 :

DESCRIPTION STATISTIQUE ET PHILOSOPHIE NOMINALISTE

I.

Pour exposer la formation, le développement et l'influence de la description statistique, comment elle a évolué en Allemagne dans les XVII^e et XVIII^e siècles et comment elle est arrivée à son sommet au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles dans le cadre de l'École de Goettingue, il faut tout d'abord examiner ses sources philosophiques, étant donné que ces dernières ont eu une profonde influence sur sa conception théorique et méthodologique. Il faut constater que cette analyse des sources philosophiques de ce courant de statistique et de démographie précoce ne fut jusqu'ici posée scientifiquement, — ni dans la littérature statistique et démographique, ni dans celle de l'histoire des deux disciplines intéressées et ce ne fut que tout récemment, à l'occasion d'un colloque de caractère international à Wolfenbüttel, l'an passé (1978) qu'une étude spéciale fut consacrée à cette question par l'auteur du présent essai.

Pour préciser il faut souligner qu'après la formation d'une discipline de statistique unitaire vers le milieu du XIX^e siècle, les premiers traités de l'histoire de cette discipline ont encore porté un certain intérêt à l'étude des racines philosophiques de la statistique et de la démographie comme sciences sociales. Les ouvrages de JOHN (1884) et GABAGLIO (1888) dans le domaine plus strictement statistique, ceux de KNAPP (1874) et ONCKEN (1902) dans le domaine démographique, respectivement d'économie politique font témoignage de cet intérêt,¹ qui est à peine présent déjà dans l'ouvrage standard de WESTERGAARD de notre siècle (1932).²

Il est vrai qu'autour des années 30 du XX^e siècle on trouve dans la littérature anglo-saxonne quelques auteurs chez qui un renouveau assez profond de cet intérêt vis-à-vis des bases philosophiques de la statistique réapparaît, même si cet intérêt se concentre uniquement sur des fondements et sur la formation de la théorie des probabilités comme une partie intégrale

¹ JOHN, VICTOR: *Geschichte der Statistik, I. Teil: Von dem Ursprung der Statistik bis auf Quetelet (1835)*, Stuttgart, 1884. — GABAGLIO, AUGUSTO: *Teoria generale della Statistica, T. I—II. Seconda Edizione*, Milano, 1888. — KNAPP, GEORG FRIEDRICH: *Theorie des Bevölkerungs—Wechsels*, Braunschweig, 1874. — ONCKEN, AUGUST: *Geschichte der Nationalökonomie, I. Teil, Die Zeit vor Adam Smith*, Leipzig, 1902.

² WESTERGAARD, HARALD: *Contributions to the History of Statistics*, London, 1932.

de la formation d'une discipline statistique moderne. Les représentants de ce courant de pensée, en premier lieu HELEN S. WALKER et JOHN MAYNARD KEYNES ont donné plutôt des analyses de l'histoire de la méthode et des exposés de caractère théorico-méthodologique³ qu'une analyse globale au point de vue de l'histoire de notre science et de l'historiographie scientifique. Leurs initiatives sont encore une fois reprises dans notre ère dans la littérature statistique anglaise, surtout par Sir MAURICE KENDALL et par les professeurs R. L. PLACKETT et E. S. PEARSON avec une volonté toujours plus nette de former une analyse compréhensive de l'histoire de la science statistique globale.⁴ Comme une initiative de l'Europe continentale, il faut mentionner le volume rédigé en France sous l'égide du service officiel de statistique français par J. MAIRESSE, faisant des efforts conscients pour la formation d'une historiographie statistique appropriée à notre époque, — englobant non seulement les origines et le développement de cette discipline, mais aussi les temps les plus récents de ce point de vue.⁵

Je ne voudrais pas manquer de mentionner dans ce contexte que les bases philosophiques de la statistique et de la démographie furent traitées par l'ouvrage magistral de JOSEPH ALOIS SCHUMPETER sur l'histoire de l'analyse économique, même si cette exposition représente dans sa pensée une ligne secondaire, qui sert à la compréhension du développement de la méthode scientifique économique.⁶ Notons que l'économie politique scientifique, à partir de ces origines, a été profondément liée à des bases philosophiques; — la Physiocratie à la philosophie française des Lumières; l'école classique anglaise est surgie de la philosophie morale anglaise ou plutôt écossaise et ses liens furent renforcés avec la philosophie par le système de la logique inductive développé par JOHN STUART MILL.⁷

Parallèlement avec des efforts anglo-saxons, dans les années 30 de notre siècle, c'était surtout dans la science allemande et d'Europe centrale que la nécessité d'étudier l'histoire des sources et des bases philosophiques de la science économique d'une manière systématique fut ressentie. Il nous suffit de nommer deux exemples typiques, les ouvrages d'un hongrois — de THÉO SURÁNYI-UNGER sur la philosophie dans la science économique et d'un allemand, celui de HORST WAGENFÜHR, sur „l'idée du système dans la science économique”⁸ — en remarquant que SCHUMPETER lui-même était un professeur autrichien, puis allemand, avant son émigration aux Etats-Unis.

³ WALKER, HELEN M.: *Studies in the History of Statistical Method*, Baltimore, 1931. — KEYNES, JOHN MAYNARD: *A Treatise on Probability* London, 1921.

⁴ *Studies in the History of Statistics and Probability*, Edited by PEARSON, E. S. et KENDALL, M. G., London, 1970. — Volume II, avec le même titre, Edited by Sir MAURICE, KENDALL et PLACKETT, R. L., London, 1977.

⁵ Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques: *Pour une Histoire de la Statistique*, Tome I, Rédigé par MAIRESSE, JEAN, Paris, 1977.

⁶ SCHUMPETER, JOSEPH ALOIS: *History of Economic Analysis*, Edited from Manuscript by BOODY—SCHUMPETER, ELISABETH, Third Printing, New York, 1959.

⁷ SMITH, ADAM: *Theory of Moral Sentiments*, Glasgow, 1759. — MILL, JOHN STUART: *System of Logic, Ratiocinative and Inductive, etc.*, London, 1843.

⁸ SURÁNYI—UNGER, THEO: *Philosophie in der Volkswirtschaftslehre*, T. I—II, Jena, 1923 et 1926. — WAGENFÜHR, HORST: *Der Systemgedanke in der Nationalökonomie*, Jena, 1933.

Cette introduction sommaire nous a semblé utile non seulement au point de vue de situer un peu notre problème posé, mais aussi pour nous indiquer à la fois l'oeuvre, qui fut accomplie par les précurseurs de l'histoire scientifique dans notre propre domaine ou dans les disciplines les plus proches à la statistique et à la démographie.

II.

L'analyse des sources et des bases philosophiques — méthodologiques et théoriques — de la description statistique comme un courant de pensée scientifique et universitaire allemande de la discipline statistique, en formation à partir des années 60 du XVII^e siècle, doit répondre à la question fondamentale, pourquoi les représentants de ce courant furent identifiés dans la vie scientifique allemande avec des „Aristotéliens” ou, désignés comme des „nominalistes”. Pour pouvoir répondre à cette question, il ne nous suffit pas d'expliquer le développement scientifique allemand concernant la situation philosophique et son influence sur la formation de cette branche précoce de la statistique qui fut la description statistique, mais il faut passer en revue, aussi brièvement que possible, le développement de la pensée philosophique d'Europe d'Ouest et ses répercussions sur la pensée d'arithmétique politique, c'est-à-dire sur le courant rival de la statistique précoce en formation en Angleterre et en Europe d'Ouest parallèlement dans la même période. Une vue d'ensemble sur ce développement est indispensable à cause du fait que l'histoire de la pensée scientifique actuelle ne représente que presque uniquement celle de l'Europe d'Ouest⁹ et une compréhension du problème posé, celle de la situation en Allemagne et en Europe Centrale de ce point de vue, est très étroitement déterminée par des différences du développement historique général et de l'histoire scientifique, y compris à la tête de ce dernier le développement de la philosophie.

Quant au développement de l'histoire des sciences et leurs bases et sources philosophiques en Angleterre et en Europe d'Ouest comme base de comparaison, une récapitulation paraît indispensable malgré que ce problème fut amplement traité et semble assez connu en soi et considérant ses répercussions sur la formation des disciplines statistique et démographique.

III.

La grande antinomie entre idéalistes et nominalistes — plus tard ces derniers furent paradoxalement surnommés aussi „réalistes” dans l'histoire de la philosophie — se remonte à des âges classiques de la philosophie grecque et se réfère aux idées opposées de PLATON et d'ARISTOTE.¹⁰

⁹ LIPINSKI, EDWARD: De Copernic à Stanislas Leszczynski, La Pensée Economique et Démographique en Pologne, Paris, 1961, Présentation par ALFRED SAUVY, pp. XI et pass.

¹⁰ Pour une orientation rapide nous nous avons servi de l'Encyclopaedia Britannica, Micropaedia, 15th Edition, Vol. VII, Chicago—London—Toronto, etc., mot-clé „Nominalismus”, pp. 379 et pass., — et Macropaedia, Vol. 14, mot-clé „History of Western Philosophy”, pp. 247 et pass.

ARISTOTE et ses disciples se sont opposés aux idées surtout universelles de PLATON qui, avec sa doctrine sur la prépondérance des „idées”, a amoindri l'importance des choses réelles et matérielles. Un monde des idées et un système scientifique ne pouvait exister selon PLATON que sur la base de l'hypothèse de l'équité, malgré que les Platoniciens savaient que dans le monde visible ils n'existent pas deux choses ou phénomènes, qui soient absolument égaux. La supposition de ce monde des idées universelles leur a paru indispensable — malgré qu'il était au delà de la perception sensorielle et de la connaissance scientifique —, car en cherchant leurs „reflets” dans le monde réel, il est devenu possible de reconnaître la qualité et la forme des choses et ordonner la réalité chaotique selon les principes d'un système scientifique conforme aux idées, même s'il n'est pas exempt de l'évaluation subjective. L'idéale du monde Platonien est ainsi la mathématique, où se trouve une égalité parfaite et où les idées et leurs reflets se confondent absolument — et où l'universalité de l'ordre établi permet les raisonnements „a priori” déductifs.

ARISTOTE et ses successeurs ont refusé de reconnaître l'existence des idées universelles comme des notions arbitraires à désigner les choses non-identiques. Le nominalisme refusait à l'origine carrément même de supposer n'importe quelle similarité entre deux objets de la connaissance scientifique, tandis que le nominalisme modéré n'excluait pas plus tard la possibilité des similarités plus ou moins accentuées, ce qui a ouvert la voie au rapprochement des deux courants de pensée. Mais ARISTOTE tâchait encore à reconnaître les choses et les phénomènes comme ils sont dans la réalité, par une perception sensorielle et par des observations empiriques. Les nominalistes soutenaient ainsi que sans postuler un système d'idées ou un ordre „divin”, on arrive à distinguer inductivement certains types ou groupes de choses et, en basant sur leur observation, il est possible de bâtir un système scientifique à l'aide d'un raisonnement de nouveau type fondé par ARISTOTE: la logique formelle.

Dans les temps médiévaux, à partir du XIII^e siècle sous l'influence des traductions des textes Aristotéliens et de la pensée arabe et juive, la philosophie scholastique a adopté presque uniquement le nominalisme aristotélien, surtout sous l'influence de ROGER BACON, d'ALBERTUS MAGNUS et THOMAS d'AQUIN. Le Platonisme ne renforçait son impact sur la pensée européenne que pendant l'époque de la Renaissance, par la naissance d'une théorie politique basée sur des principes moraux, par la parution d'un droit naturel et des idées de l'humanisme avec une philosophie rationnelle.

Le nominalisme aristotélien médiéval s'alliait encore très fortement dans sa théorie de connaissance avec l'empirisme, avec l'induction et des expériences matérielles, avec la recherche matérialiste de l'essence des choses et de leur structure. Mais pour pouvoir bâtir une science sur les faits observés, le nominalisme devint toujours plus modéré, en acceptant des similarités parmi les choses pour pouvoir procéder à l'établissement des types et des groupes et surtout des „concepts” de ces types et groupes, une sorte de superstructure scientifique ayant ses propres conceptions. Ce „conceptualisme”, — qui était toujours présent implicitement dans le nominalisme réaliste — nous négligeons maintenant les Platonistes et les Aristotéliens „idéalistes” —, fut poussé le plus loin par THOMAS HOBBES au XVII^e siècle avec les études des similitudes et s'approchait dans sa forme représentée surtout par OCKHAM avec sa théorie de la connaissance philosophique, — connue sous le nom

„via moderna” — considérablement au Platonisme réaliste. Notons que BACON utilisait déjà des tables pour découvrir les présences ou absences, même les degrés des similitudes et se servait de la mathématique inductive, tandis que HOBBS faisait des recherches détaillées dans la philosophie morale et LOCKE — à la fin du XVIIe siècle — a examiné même la connaissance qui est moins que certaine et a découvert à la fois l'origine génétique de la raison. Tout ce développement préparait la voie vers la réconciliation et l'intégration avec le rationalisme de RENÉ DESCARTES et son système de géométrie analytique déductive et avec les meilleurs représentants des Lumières surtout avec LEIBNIZ et sa logique fondée sur la mathématique.

La position dualiste du rationalisme de DESCARTES, qui a encore permis non seulement le règne de la raison, mais aussi celui de l'ordre divin, fut tout à fait rationalisée par KANT au début du XIXe siècle,¹¹ mais l'activité philosophique de WOLFF se plaçait déjà à mi-chemin entre LEIBNIZ et KANT, et a ouvert le chemin vers une généralisation mathématique et statistique de la connaissance avec l'hypothèse de l'égalité des choses réelles. L'activité du HUME fut de ce point de vue encore plus décisive, comme il a soutenu l'égalité des hommes également au point de vue de la théorie de la connaissance et ainsi une sorte de „quantification universelle” surgit de cette méthode pour employer la terminologie de la logique inductive moderne.

Cet rapprochement du nominalisme Aristotélien modéré et du rationalisme de l'inspiration Platonique, devenu pluraliste et concédant l'utilisation toujours plus forte de l'empirisme, a ouvert la voie à la formation d'une branche de science statistique précoce sous la forme de l'arithmétique politique en Angleterre et plus tard en Europe de l'Ouest et du Nord, tandis que ce progrès fut très lent et se déroulait d'une manière nettement différente en Allemagne et en Europe Centrale et de l'Est, par la prolongation du règne d'un nominalisme moins modéré.

IV.

En Allemagne non seulement la situation historique était complètement différente en comparaison à celle de l'Angleterre et de l'Europe de l'Ouest et du Nord, mais aussi le développement scientifique. Historiquement, la guerre de 30 ans a dévasté le territoire de l'Allemagne et la paix de Westphalie (1648) a introduit un particularisme sans précédent sur ce territoire, en créant plus de 300 Etats presque indépendants, sous la forme de la fameuse „deutsche Kleinstaaterrei”. En même temps elle a considérablement ralenti le développement du capitalisme.¹² Le progrès économique capitaliste, en défaut d'une classe de bourgeoisie enrichie, fut octroyé d'en-haut par les souverains éclairés des Etats allemands avec aide de leurs fonctionnaires. La formation de ces derniers devint ainsi un problème central et fut toujours plus consciamment et délibérément admise par les universités allemandes. A ces dernières, l'autorité des docteurs scholastiques, des Aristotéliens nominalistes plutôt plus anciens et pas du tout conceptualistes ne fut à peine contestés et leur approche

¹¹ KANT, IMMANUEL: Kritik der reinen Vernunft, Königsberg, 1804.

¹² MOLNÁR, ERIK: Les Bases sociales et économiques de l'Absolutisme en Europe, Essais choisis, Budapest, 1969. (Texte hongrois) — SURANYI—UNGER, THEO: Philosophie in der Volkswirtschaftslehre, op cit., T. II, pp. 84 et pass.

rigidement nominaliste à la connaissance philosophique fut encore considérée comme la „voie royale” de la science „par excellence”. Non seulement le développement dans tous les domaines scientifiques était ainsi très étroitement lié à la philosophie Aristotélicienne, mais en même temps elle a presque entièrement déterminé la vie culturelle et politique — par l’intermédiaire des fonctionnaires publics formés aux universités allemandes. Due à cette circonstance, les idées de la Renaissance et des Lumières ne répandaient que très difficilement en Allemagne et en Europe Centrale et de l’Est qui se trouvait sous son influence culturelle et scientifique.

Dans un seul domaine, celui du répandement des idées politiques, le nominalisme philosophique allemand fut quand même très attentif aux idées neuves. A partir du temps que MACHIAVEL a lancé ses idées sur l’importance centrale de l’Etat national, les savants allemands furent fascinés par la parution de cette organisation puissante et ont eu l’ambition de trouver un système scientifique pour décrire les caractéristiques de l’Etat national et lui trouver une place appropriée dans l’universalité de la science Aristotélicienne.

Comme l’Etat est devenu un mécanisme formidable par la formation des marchés macro-économiques, par la centralisation du territoire et de la communication, par la concentration du pouvoir et l’organisation des armées permanentes, ces processus toujours plus complexes impliquèrent la parution des phénomènes de masse et le saisissement de ces phénomènes exigeait de plus en plus la quantification, le développement d’une méthode statistique dans le sens propre du mot. Les méthodes de la philosophie allemande, en négligeant les méthodes rationnelles et mathématiques de la connaissance, n’étaient pas appropriées à une telle sorte d’innovation et d’enrichissement des études politiques et de la science d’Etat au point de vue scientifique purement méthodologique. Cette circonstance, combinée avec l’effet de la grande autorité de la philosophie nominaliste traditionnelle, pris comme la „voie royale” de la connaissance, a largement déterminé le développement de la description statistique en Allemagne et en Europe Centrale.

Pour résumer notre introduction, la question s’impose, quel était alors l’héritage philosophique sur lequel la description statistique nominaliste allemande pouvait se baser dans ses délibérations. Or — on ne trouve pas beaucoup de changements au point de vue de l’objet de la philosophie allemande des XVIIe et XVIIIe siècles. C’est dans la méthode qu’on trouve la différence en comparaison avec la philosophie d’Europe le l’Ouest et d’Angleterre et encore sur un point cardinal, celui de la réception du droit naturel

La philosophie occidentale des siècles mentionnés considère fermement comme l’objet de sa connaissance l’univers, le monde entier, surtout la nature, — mais elle fait une différence toujours plus nette entre la nature et l’homme et entre l’homme et sa société civile. Quant à la méthode, les Lumières et le rationalisme font une distinction aigüe entre la philosophie qualitative et sa logique formelle et entre la méthode mathématique quantitative et sa logique plus stricte, soit géométrique, soit analytique, et à côté de cette dernière le pluralisme de LEIBNIZ permettait également des propos empiriques pour trouver une solution scientifique de certaines conditions d’existence difficiles à approcher par des méthodes plus strictement scientifiques.

En Allemagne dans la même période — et également en Europe Centrale et de l’Est, où son rayonnement culturel et scientifique se faisait fortement

sentir —, l'objet de la philosophie scientifique fut plutôt la nature que l'homme et l'Etat lui-même au lieu de la société civile. Le droit naturel ne s'occupait de l'homme que dans sa qualité de citoyen, soumis au pouvoir du souverain ou de celui de l'Etat. Cette particularité de la philosophie allemande découlait des conditions économiques, sociales et politiques de la guerre de 30 ans, et servait de renforcer l'autorité des Etats nouvellement créés. Ainsi dans le caractère dualiste de la théorie de la philosophie politique, déduit des idées de MACHIAVEL la nécessité du fondement empirique de l'absolutisme des nouveaux Etats emportait, mais même dans le sein des doctrines du droit naturel l'accent était mis sur les droits de l'Etat et ceux de l'individu furent subordonnés aux prérogatives d'Etat.

L'école du droit naturel en Allemagne est développée ainsi dans un sens très spécial. En partant de la réalisation du salut public comme principe utilitariste et reconnaissant l'interdépendance des faits et des phénomènes individuels et collectifs, elle a insisté davantage sur les observations empiriques que sur les principes du droit et de la justice et elle se servait aussi de la fonction de la raison, de la „recta ratio” pour pouvoir soutenir le pouvoir de l'Etat absolu. La connaissance scientifique selon l'avis des représentants de cette école, — en premier lieu PUFENDORFF (1632—1694) et THOMASIVS (1655—1728) — n'était pas sans conditions rationnelles, et ainsi elle permettait „l'intuition” subjective du sujet de la connaissance et même des „visions” de lui. Ces derniers moyens de la connaissance nous révèlent que la philosophie morale de cette école faisait encore un pas en arrière par l'acceptation de ces possibilités de connaissances scientifiques irrationnelles, en déclarant l'existant comme l'essence du droit naturel. Par ce tour-de-force le „naturel” devint le „normal”, mais en revêtant ce caractère plutôt irrationnel, ils furent subsumés sous la théologie morale, comme une sorte de représentation du salut public „idéal”. Le salut „existant” fut acceptable comme réalité et il fallait tâcher à l'approcher de l'ordre idéal. Malgré ce caractère beaucoup moins développé l'école du droit naturel allemande a joué dans cette période un rôle nettement progressiste dans le développement scientifique de l'Allemagne. SCHUMPETER l'évalue favorablement de deux points de vue: une fois, c'était cette école qui a introduit l'idée de la „raison” dans ce pays, et une deuxième fois, c'était le féodalisme qui fut plutôt présenté comme l'ordre irrationnel vis-à-vis du capitalisme, un ordre plus rationnel et idéal au point de vue du salut public.¹³ Le concept de cette „Glückseligkeit” générale, comme une somme algébrique des saluts individuels — dans laquelle les poids des saluts individuels étaient égaux, — fut en soi un concept quantitatif, — si l'on veut un concept empirique inductif, c'est-à-dire apte à la quantification, à l'usage de la discipline de statistique et de démographie en formation.

En Europe de l'Ouest, par une formulation plus nette de l'égalité des individus, la philosophie morale et l'économie politique classique ont surgi du droit naturel. Les oeuvres de leurs représentants ont ouvert ainsi le possibilité du développement vers une société capitaliste sur le plan juridique, philosophique et économique, et même statistique. Les représentants de la description statistique allemande ont retenu de nombreuses impulsions de cette source philosophique, — malgré que ce courant statistique restait toujours profondément ancré dans le droit naturel, dans la théorie de la politique et

¹³ SCHUMPETER, JOSEPH ALOIS: History of Economic Analysis, op. cit., pp. 87 et pass., et pp. 113 et pass.

des sciences d'Etat ou juridiques, au lieu de s'aventurer dans le rationalisme, dans la quantification des faits sociaux et prendre des pas décisifs pour former une méthode appropriée, celle de la méthode statistique ayant une théorie sociale scientifique, comme il en s'est produit en Europe d'Ouest à cette époque.



CHAPITRE 2:
LE DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE DU COURANT
DE LA DESCRIPTION STATISTIQUE ALLEMANDE
ET L'ÉVOLUTION DE LA MÉTHODE ET DE LA THÉORIE
STATISTIQUE AU SEIN DE CE COURANT

I: Les Origines ou CONRING

Quand la Scholastique médiévale a ravivé la mémoire des auteurs classiques de la philosophie antique, il va de soi que leurs idées sur l'Etat et des problèmes d'Etat ont retenu aussi l'attention des docteurs scholastiques, surtout après la renaissance, avec la pépitation des idées politiques de MACHIAVEL. La tradition nominaliste n'a pas consacré beaucoup d'intérêt aux idées y relatives de PLATON, malgré le fait que les bases mathématiques du Platonisme ont produit un intérêt tout à fait moderne et chiffré concernant la population de l'Etat, PLATON dans les „Lois” était conscient de l'importance de la connaissance du nombre et de la distribution de la population, mais il considérait aussi ce problème comme celui du nombre „idéale” et de la répartition „idéale” de la population, conformément à ses doctrines.¹

ARISTOTE, conformément à sa méthode empirique et factuelle, a choisi une description des Etats de son époque de tout point de vue, qui semblait être importante par la connaissance détaillée d'un Etat quelconque. On prétend que sa „Politique” a contenu la description de 158 Etats, mais comme elle est presque entièrement disparue, on déduit la qualité de sa description et le contenu de son oeuvre de l'Etat d'Athènes. Il y figurait notamment une description de la situation géographique et politique du gouvernement, de la justice, des sciences et des arts, des coutumes et même une comparaison avec des autres Etats.²

WESTERGAARD dans son historiographie de la statistique nous décrit, comment on a choisi au temps, de la Renaissance parmi les modèles antiques par préférence l'archétype Aristotélien, quand sous l'influence de MACHIAVEL ce genre de description d'Etat fut répandu.³

Les descriptions empiriques d'Etats les plus courantes et les plus préférées furent rédigées par les auteurs italiens — tels que SANSOVINO et BOTERO — au XVI^e siècle sur les modèles vénitiens plus anciens, mais avec le déplacement du commerce mondial après la découverte d'Amérique de la Méditerranée aux Bays-Bas au XVII^e siècle ce furent les Hollandais, qui ont repris cette activité à l'échelle correspondante à une grande manufacture. La maison d'édition des frères ELZEVIER à Leyde a produit une série de 60 volumes:

¹ HECHT, J.: L'idée de dénombrement jusqu'à la Révolution. — dans le vol.: Pour une Histoire de la Statistique, T. 1. INSEE, éd. par MAIRESSE, J., Paris, 1977, pp. 21—82.

² Ibid., p. 29.

³ WESTERGAARD, op cit., p. 4 et pass.

„Les petites républiques Elzevieriennes”, avec une équipe d’auteurs distingués avec JAN DE LAET à la tête, qui fut rédacteur en chef de la série. Conformément aux traditions Aristotéliennes ce fut une description verbale, des chiffres ne furent pas utilisés, l’objet était très varié conformément aux informations disponibles concernant tel ou tel pays, mais avec le temps, la routine a permis de cristalliser quelques noyaux d’objets autour desquels on pouvait développer une description d’Etat „type” ou „usuelle”, qui correspondait à peu près aux exigences du public commerçant, politique, académique, ou autre, — pour pouvoir s’informer et faire des comparaisons surtout internationales.

C’est ainsi qu’un professeur d’origine hollandaise ancien étudiant de l’Université de Leyde; et ami de DE LAET a découvert l’utilité de ce genre de savoir au point de vue de la formation académique et celle des fonctionnaires et il a introduit à partir des années 1660 ses conférences à l’Université de Helmstett sous le titre „Notitia Rerum Publicarum” ou „Staatskunde”. Ce fut le professeur HERMANN CONRING, qui a essayé de systématiser cet objet au point de vue de la philosophie nominaliste et dont les conférences furent copiées et recopiées par ses disciples, et l’attraction de la nouveauté faisant école pour des autres universités allemandes.⁴

CONRING (1606—1681) travaillait depuis son retour de l’Université de Leyde à Helmstett, mais il n’a développé ses cours de „Staatskunde” qu’à partir des années 1660. Le contenu de ces cours montrait une affinité assez grande à celui de ses prédécesseurs, en premier lieu BOTERO et SANSOVINO, mais également à la série Elzevierienne, c’est-à-dire aux travaux de DE LAET et LUCAS DE LINDA, en premier lieu. Sous l’influence de la jurisprudence plutôt moderne, développée par HUGO GROTIUS sous la forme du „jus gentium”, il a également incorporé la constitution de l’Etat dans son matériel, — remarqué par JOHN, il y a un siècle.⁵

Ainsi, l’objet de la description d’Etat fut enrichi de quelques points de vue contemporains, malgré le fait qu’il considérait avant tout l’Etat lui-même comme un mécanisme matérialistique, avec ses faits et phénomènes saisissables par nos sens et par l’observation empirique. Tout de même, pour ordonner ce matériel, CONRING revivait les grands principes de la connaissance Aristotélienne, le „Methodus quattuor causarum”, assurant une sorte de modèle technique à la description. Parmi eux sous la „causa materialis” il fallait décrire le territoire et la population et quelques richesses économiques, — la „causa formalls” exigeait la description, de la forme d’Etat — royaume ou république — son droit constitutionnel et autre, les prérogatives du prince et de sa famille, les coutumes et les traditions du pays, — la „causa efficiens” visait le fonctionnement de l’Etat, son droit et son appareil administratif, judiciaire, avec ses finances, — tandis que le dernier de ces principes, la „causa finalis” fut identifié avec la „ragione di stato”, avec „la raison d’Etat”, les buts que le souverain et sa bureaucratie tâchait de réaliser dans la vie de l’Etat, à l’intérieur et à l’extérieur.

Comme cela ressort de la terminologie latine de „Methodus” des quatre causes, cette classification et division de l’objet conformément aux principes,

⁴ HOOCK, J.: D’Aristote à Adam Smith: quelques étapes de la statistique allemande entre le XVIIe et le XIXe siècle, — dans le vol. cité sous (1), pp. 477—493.

⁵ JOHN, op. cit., pp. 40 et pass. et 52 et pass.

qui proviennent d'ARISTOTELE lui-même, prêtèrent un semblant de science à cette mode de traitement de l'objet, malgré le fait qu'elles ne permirent très souvent autre chose qu'une énumération ou une taxation des faits et des phénomènes d'Etat conformément à ces différents points de vue. Surtout, s'il s'agissait des phénomènes de masse, une spécification s'imposait, — mais la logique formelle et qualitative a exclu la possibilité de recourir à l'usage des chiffres. Un tel procédé — conformément aux vues des nominalistes Aristotéliens — serait non seulement pas „usuel”, mais aussi pas assez „élevé” du point de vue philosophique: il ne serait pas assez „noble” comme méthode académique. Ainsi, il ne restait d'autre solution que de faire usage des adjectives spécifiques, en employant des comparatifs, des péjoratifs ou des superlatifs, c'est-à-dire résoudre ce problème par les moyens qualitatifs. Les passages dans les descriptions d'Etats se référant à la population nous informent, qu'elle est „très dense” dans un pays, l'autre n'est que „moyennement” ou „éparsément” peuplé, — les manufactures sont „florissantes” dans tel ou tel pays et „rares” dans un autre, etc.

Dans un de mes essais paru il y a une décade,⁶ j'ai attiré l'attention des milieux statistiques qui s'intéressent à l'histoire scientifique de cette discipline que le plus grand théoréticien du courant parallèle et rival, WILLIAM PETTY, en voulant fonder plus solidement sa méthode comme la méthode de l'arithmétique politique, donna une définition assez exacte, mais en même temps complémentaire. Cette définition se détache comme une sorte de définition „a contrario” par rapport à la méthode utilisée par CONRING. Notamment, PETTY ne se contente pas de souligner que sa méthode se base sur „les nombres, les poids et la mesure des choses réelles, comme elles existent dans la nature”, — mais cette méthode est conçue „au lieu d'utiliser les termes qualitatifs, des comparatifs et des superlatifs et au lieu de s'approfondir dans des spéculations métaphysiques.” Nous savons que dans sa jeunesse PETTY a fait un voyage en Hollande et que à l'époque de la rédaction de ce fameux passage de son essai sur l'„Arithmétique politique”, les ouvrages de la série Elzevierienne et les textes tirés des conférences de CONRING étaient déjà assez connus. Ainsi il va de soi que la définition „a contrario” de PETTY n'est pas due au hasard, mais vante son oeil perspicace et son sens théorique et méthodologique aigu.

Ainsi, la méthode de cette discipline en formation à l'époque de CONRING, surnommée plus tard comme „l'Ecole descriptive allemande plus ancienne”, caractérisée par la description uniquement verbale et nominaliste Aristotélienne, ne peut être classée par notre époque qu'une méthode „proto-scientifique”, empirique et pratique, mais ayant des prétentions scientifiques. Même la fermeté apparente de son objet était plutôt imaginaire, quand l'école a choisi de décrire les „Etats”. Mais quels Etats? — surtout les Etats les „plus importants”, les plus grands, les plus puissants, les plus connus, — et, uniquement ceux de l'Europe, comme on ne savait que très peu de choses sur les Etats d'autres continents, — uniquement de curiosités, de fables et de légendes et presque rien des faits, ils étaient donc plutôt des spéculations métaphysiques dans le sens de PETTY.

⁶ HORVÁTH, R. A.: The Contribution of Netherlandish Thinking to the Formation of Statistics as an Autonomous Discipline, Bulletin of the International Statistical Institute, 36 th Session, Vol. XLII, Book 2, Sidney, 1967, pp. 710—718.

Pour résumer, la méthode de cette plus ancienne école de description d'Etat, de type Conringien, ne se distinguait pas en principe des méthodes de connaissance Aristotéliennes utilisées par les nominalistes, elle ne faisait pas une distinction de connaître la nature et l'Etat. Son objet se confondait avec celui de la théorie politique et avec l'objet des sciences d'Etat et juridiques, — même historiques et géographiques. Dans toutes ces disciplines on utilisait la description des caractéristiques d'Etat et seulement la prépondérance des matières, — historiques, juridiques, géographiques ou autres — classait une description donnée dans telle ou telle catégorie de ces disciplines voisines. Malgré la parution d'un terme pour désigner cette sorte de description par l'expression latine — „Notitia rerum publicarum” —, ou allemande — „Staatskunde” et encore plus tard „Staatenkunde”, vers le tournant des XVIIe et XVIIIe siècles „collegium politico-statisticum” —, la généralité de la méthode et la communauté de l'objet ne permettaient pas encore de poser sérieusement la question, s'il s'agissait d'une nouvelle discipline scientifique ou d'une nouvelle science. Le Staatskunde fut plutôt considérée par CONRING lui-même aussi comme une connaissance pratique et pragmatique, „quod sufficit ad usum artis”, c'est-à-dire ce qui est nécessaire à l'exercice du métier politique ou juridique de la part des fonctionnaires d'Etat.⁷

La différence entre les termes „scientia” et „ars” correspondait à peu près à l'époque à cette ligne de division fondamentale, qu'on retrouve dans la statistique moderne des nos jours sous la forme de „science” et de „technologie”.⁸ Dans cette première période, la question du statut de cette nouvelle connaissance ne fut pas explicitement posée, malgré son répandement rapide aux autres universités allemandes et étrangères. Ses représentants les plus connus furent en Allemagne les professeurs HERMANN à Giessen, BOSSE et SCHUBART à Jena, BECKMANN à Francfort sur l'Oder et THOMASIIUS à Halle. A l'étranger, l'ancien disciple de CONRING, OLDENBURGER fut le meilleur représentant de ce cours universitaire à Genève, — mais cette école Conringienne ou de description statistique plus ancienne fut et restait une invention allemande et son évolution future — comme nous allons voir — fut aussi étroitement lié aux universités allemandes.

Notons que sa dénomination comme „école de description «statistique» plus ancienne” ne nous semble même pas tout à fait justifiée, — si oui, c'est seulement dans le sens qu'elle était une source et une racine de la description „vraiment statistique”, c'est-à-dire „chiffrée” et elle est acceptable seulement dans la mesure que les notions quantifiables de la vie d'Etat y furent vraiment développées, même si elles ne furent jamais remplies d'un contenu statistique dans le sens propre du mot. Dans ce dernier sens c'était seulement LEIBNIZ, au tournant des XVIIe et XVIIIe siècles en Allemagne, qui a compris l'importance de l'application des méthodes mathématiques aux faits et phénomènes sociaux. Les données sur la mortalité de la ville de Breslau, observées et recueillies par le pasteur KASPAR NEUMANN environs deux décades avant le tournant des siècles, furent transmises, grâce à LEIBNIZ à la Société Royale de Londres, à HALLEY et c'est ainsi que les analyses de ce dernier furent publiées dans les Actes de cette société savante pendant la

⁷ HOOCK, op. cit., p. 479.

⁸ HEALY, M. J. R.: Is Statistics a Science, Journal of the Royal Statistical Society, Series A, Vol. 141, Part 3, 1978, pp. 385. et pass.

dernière décade du XVII^e siècle.⁹ LEIBNIZ a également lancé l'idée d'un bureau de statistique un peu comme une section d'une académie scientifique, pour centraliser les informations chiffrées sur „le nombre des décès et des naissances... (et les) observations sur les différentes choses, qui arrivent à tel ou tel âge, sur les maladies, sur les saisons... , afin d'en tirer des conséquences.”¹⁰ Tout de même, HOCK a trouvé que le langage des études de LEIBNIZ concernant les questions politiques et sociales correspond très étroitement à l'Aristotélisme,¹¹ — et ne fait pas une exception dans la littérature scientifique allemande de l'époque.

II: SCHMEIZEL ou la Transition

L'école plus ancienne de description d'Etats, de type Conringien, n'évoluait que très lentement dans la première moitié du XVIII^e siècle dans son pays natal, en Allemagne. Son seul protagoniste, qui a entrepris sa transformation et modernisation du point de vue scientifique, fut MARTIN SCHMEIZEL, un professeur d'origine hongroise, un saxon de Transylvanie, qui s'est établi définitivement dans la vie académique allemande et enseignait à partir des années 1720 à Jena, pour changer pour l'Université de Halle à partir de 1732.

Le nom de SCHMEIZEL fut devenu connu surtout par le fait que ACHENWALL, le premier grand personnage de la description d'Etats chiffrée et l'inventeur supposé du terme „statistique” comme substantif, était son disciple à Halle, entre les années 1740—41. Plusieurs auteurs de la historiographie statistique ont pu constater — le plus récemment ce fut CHARLOTTE LORENZ¹² — que les idées de SCHMEIZEL ont eu une influence décisive sur les nouvelles conceptions d'ACHENWALL lui-même. Tout de même l'essentiel de cette influence ne fut presque jamais examiné à fond, l'histoire de la statistique et surtout les auteurs hongrois se contentèrent de souligner que le maître d'ACHENWALL employait ici et là le terme „statistique” comme substantif pour désigner ses cours universitaires et qu'il insistait sur l'importance de faire usage des chiffres dans la description de certains phénomènes et il employait certains nouveaux critères.¹³ C'était surtout le statisticien hongrois d'une estime internationale, JOSEPH KÓRÖSY, qui dans une étude non-publiée des années avant la I^{ère} guerre mondiale soulignait chez SCHMEIZEL la présence de l'idée de la description chiffrée. KÓRÖSY était allé si loin sur la base de son analyse comparée des oeuvres de SCHMEIZEL et d'ACHENWALL, qu'il attribuait le titre du „père de la statistique” à SCHMEIZEL au lieu d'ACHENWALL. Notamment, dans son analyse, il a démontré avec des citations impeccables où et combien de fois dans l'ouvrage de SCHMEIZEL, — intitulé „Einleitung in die Staatswissenschaft”, provenant de Halle de l'an 1723, — l'auteur a employé le terme „statistique” comme

⁹ JOHN, op. cit., pp. 213 et pass.

¹⁰ KLAUKE, H.—J.: Anfänge und Formen der Medizinalstatistik, Manuscrit de la conférence du Colloque sur la „Staatenkunde”.

¹¹ HOCK, op. cit., p. 479.

¹² LORENZ, op. cit., p. 4. — et JOHN, op. cit., p. 73.

¹³ FÖLDES, B.: Cours de statistique, I^{ère} Série, Budapest, 1904, Conférence II: La littérature de la statistique, pp. 24. et pass. (En hongrois)

substantif et où et combien de fois on trouve des passages identiques ou presque identiques dans l'ouvrage mentionné de SCHMEIZEL et celui de la première édition de l'ouvrage principal d'ACHENWALL KÖRÖSY a trouvé trois endroits chez SCHMEIZEL où cette discipline est désignée comme „la statistique” et une grande quantité des passages absolument identiques où ASCHENWALL compare dans les différents Etats la réalisation des „maximes politiques” décrites par lui. Il est de même, quant à la partie théorique du traité de SCHMEIZEL, car ACHENWALL a adopté sans aucun changement les passages concernant la tâche, les buts et le système de cette discipline. Cette partie de l'analyse de KÖRÖSY semble justifier son avis concernant des efforts de SCHMEIZEL pour l'établissement de la statistique comme une discipline autonome aux universités allemandes, — mais la question de la quantification peut être décisive de ce point de vue.¹⁴

Ici, la vérification de KÖRÖSY est beaucoup moins convaincante. SCHMEIZEL a insisté sur l'importance de la connaissance chiffrée de la population, mais cette exigence se retrouve également chez CONRING, tandis que les chiffres ne se trouvent que dans le traité d'Achenwall et même systématiquement chez tous les pays décrits. L'argument de KÖRÖSY, selon lequel il n'est pas exclu que dans un manuscrit connu seulement en fragments, intitulé „Collegium politico-statisticum” des cours d'université provenant des années 1725—26 de Jena, SCHMEIZEL ait donné une description chiffrée de la population, — est une hypothèse improuvable et ainsi inadmissible. Le fait reste que l'autre ouvrage plus évolué, et imprimé en 1732 ne contient pas de telle sorte de descriptions.¹⁵

Mon analyse critique du manuscrit KÖRÖSY et de l'évolution de la description statistique et plus particulièrement de l'activité scientifique de SCHMEIZEL, m'ont conduit à établir qu'au point de vue de la méthode, SCHMEIZEL a fait vraiment des efforts considérables pour moderniser la partie méthodologique et la partie théorique de cette discipline, afin qu'on puisse l'insérer dans le curriculum universitaire comme une discipline nouvellement établie. Sous ce titre, on peut mentionner la partie théorique de la statistique comme discipline autonome, qui définit son sujet, sa tâche, ses buts et son système si impeccablement qu'ACHENWALL pouvait faire usage d'eux sans aucun changement, — mais qui furent quand même développés davantage par lui sur cette base Schmeizelienne — comme nous allons le prouver dans la partie suivante (III) du présent essai. Plus importantes et plus passionnantes sont des efforts de SCHMEIZEL — selon mes propres recherches — concernant la rénovation méthodologique de la tradition de CONRING.¹⁶

Du fait que SCHMEIZEL n'a pas fait usage — à notre su — de la description chiffrée, et par la suite de sa formation, en premier lieu historien, une conséquence importante peut être déduite, — notamment qu'il a cherché la rénovation méthodologique de la description d'Etats dans l'enrichissement des spécifications Aristotéliennes des quatre principes méthodologiques, c'est-à-dire sur la voie uniquement qualitative. Pas de surprise ainsi que ce développe-

¹⁴ HORVÁTH, R. A.: Un essai inédit de Kőrös sur Martin Schmeizel, Demográfia, 1970, No 1—2, pp. 86—94. (En hongrois avec résumés anglais et russe)

¹⁵ Ibid., p. 92.

¹⁶ HORVÁTH, R. A.: Linné et Schlözer, quelques nouveaux aspects servant à l'évaluation critique de la statistique descriptive allemande, Statisztikai Szemle, 1978, No 10, pp. 1018—1039. (En hongrois avec résumés anglais et russe.)

ment méthodologique des principes Aristotéliens se trouve dans les travaux de SCHMEIZEL sur l'histoire universelle.¹⁷

Malgré que l'histoire traite uniquement la population et les choses en rapport avec elle, — qui elles-mêmes sont traitées dans les descriptions d'Etats sous la „causa materialis”. —, chez SCHMEIZEL le sujet de toute „causa” devient la population, les hommes eux-mêmes, dans la forme d'une „causa efficiens principalis”. Cette „causa” peut être „ordinaria”, si les hommes sont observés dans leur état naturel, et „extraordinaria” si des sources de notre connaissance sont les écritures saintes ou l'inspiration chrétienne, — elle est „interna”, — si on traite la distribution stable des hommes sur le territoire, et „externa”, si l'on vise leurs mouvements migratoires. La „causa finalis” traite le comportement, des hommes et elle est „interna”, s'il s'agit d'une description selon les sources traditionnelles de leur histoire, — et „externa” s'il s'agit d'une analyse rationnelle d'elle.

Ces deux causes sont considérées par SCHMEIZEL comme des critères plutôt explicites — malheureusement il ne peut les circonscrire autrement qu'avec le terme „externa” également, tandis que les deux autres „causa” sont plutôt implicites. Entre elles la „causa materialis” signifie des choses elles-mêmes, qui sont „mémorables” au point de vue de l'histoire, et la „causa formalis” fournit leur forme extérieure, comme la description d'Etats peut les saisir avec aide de la connaissance scientifique.

La spécification de SCHMEIZEL est ainsi arrivée — à côté de la description de l'état présent — à l'observation et analyse des mouvements migratoires avec une sorte de rationalisme, qui dépasse déjà un peu la simple description Aristotélienne et qui découle directement de l'esprit de la science de l'histoire plutôt éclairée, — un point de vue, qui ne fut retenu que plus tard dans l'activité de SCHLÖZER, — ACHENWALL lui-même se restreignait à l'étude de l'état présent uniquement, sauf une introduction historique brève.

III: ACHENWALL ou la Quantification

La description d'Etats comme une description „statistique non chiffrée” conformément à l'école plus ancienne de type Conringien ne fut développée vers une phase plus évoluée que par l'activité académique de GOTTFRIED ACHENWALL, — basée sur le travail préparatoire accompli par SCHMEIZEL.

ACHENWALL (1719—1772) descendant d'une famille commerçante riche a commencé ses études universitaires à Jena avec la philosophie et l'histoire, la géométrie et la physique en 1738 et continué à Halle avec les sciences d'Etat et du droit entre 1740 et 41. Il est retourné fin 1741 à Jena, il a changé encore une fois l'année suivante, en 1742 pour Leipzig en s'approfondissant dans ses études historiques. Après avoir travaillé dans la famille d'un fonctionnaire de la cour de Saxe à Dresde, il fut invité à enseigner l'introduction à l'étude de l'histoire des Etats européens comme Privatdozent à l'Université de Marburg en 1748, une sorte de „Statistic” dans le genre de SCHMEIZEL. D'ici il fut invité à l'Université de Göttingue, en 1748, comme assistant à la faculté de philosophie, et à partir de 1753, comme professeur extraordinaire. Un de ses collègues a souligné dans la nécrologie écrite en

¹⁷ Ibid., p. 1023— avec référence sur SCHMEIZEL, M.: Praecognita historiae civilis universalis, Jena, 1730.

1772 au nom de son Université, que son plus grande mérite avait été „l'établissement pour la première fois” — dans le curriculum universitaire — „d'une statistique solidement basée, systématique et applicable à la pratique”. Curieusement, sur la couverture de son grand traité „statistique”, il se désigne comme „professeur de l'économie mondiale” et pourtant, il a fait des cours juridiques en droit naturel et des conférences en histoire et en sciences politiques. Son activité d'enseignant si variée qu'elle soit, formait un ensemble assez homogène dans le système de la science évoluée par lui. Dans ce système le droit naturel fut considéré comme la base de la science politique pratique, et cette dernière fut divisée en trois parties, notamment en histoire, science d'Etat et science politique.¹⁸

ACHENWALL a très consciamment représenté ce point de vue déjà dans son premier ouvrage de 1748, qui servait comme „Initiation à l'étude de science d'Etat des Royaumes européens les plus importants.”¹⁹ Le mot „statistique” vient selon lui de l'italien — qu'il parlait fort bien — de „stato”-Etat et de „statista” — l'homme d'Etat. La statistique est une discipline de la politique pratique, notamment celle, qui est fondée sur les chiffres pour pouvoir arriver avec son aide à la théorie politique. Dans ce but, la statistique doit analyser ce qui est — („Sein”): les intérêts intérieurs et extérieurs de l'Etat — la „ragione di stato”. Il s'agit du salut public, comment il est réalisé à l'intérieur de l'Etat et comment il est évolué en comparaison avec des autres Etats, c'est-à-dire au point de vue de ses intérêts extérieurs. Cette analyse empirique chiffrée nous révèle selon ACHENWALL la constitution d'Etat dans le sens élargi, sa constitution ou structure économique sociale et culturelle, y compris sa constitution juridique. — Les deux notions dans la langue allemande sont désignés avec le même terme, celui de la „Staatsverfassung”, qui est dans le sens stricte un terme juridique et dans le sens élargi le terme a une signification nettement macro-sociologique. La statistique ainsi conçue exige à la fois la description des Etats particuliers et leur comparaison entre eux. Si la description statistique d'un Etat particulier utilise les mêmes critères que la description successive des autres, il suffit pour arriver à la possibilité d'une comparaison, et effectivement c'était le chemin qui fut poursuivi par ACHENWALL.

Cette conception scientifique a eu le grand mérite de considérer la statistique „comme discipline autonome” et de trouver son sujet dans la description d'Etat chiffrée,²⁰ — une position scientifique assez nette, qui exigeait l'identification de sa méthode également. C'est ainsi qu'ACHENWALL est arrivé au problème des critères de la description qui sont identifiables dans sa pensée sommairement aux critères statistiques eux-mêmes. Le but scientifique de la statistique est ainsi indentifié avec la connaissance d'un Etat particulier et à la fois celle des autres Etats, sur la base des critères identiques en faveur d'une comparaison internationale. L'importance de ces critères est dans cette

¹⁸ LORENZ, Ch: Werdegang und gegenwärtiger Stand des statistischen Hochschulunterrichts unter besonderer Würdigung seines Begründers (Gottfried Achenwall), Festvortrag, München, 1948., pp. 4 et pass.

¹⁹ ACHENWALL, G.: Einleitung (Theorie) in die gegenwärtige Staatsverfassung der heutigen vornehmsten europäischen Reiche, Göttingen, 1748. — et JOHN, op. cit., 74 et pass.

²⁰ Du MEME AUTEUR: Notitiam Rerum Publicarum MDCCLVIII Goettingae, — JHN, op. cit., pp. 74 et pass.

conception capitale et ACHENWALL a fait déjà des grands efforts dans son ouvrage introductif de les déterminer d'une manière strictement scientifique.

Il les désigne comme des „caractéristiques d'Etat" — „Staatsmerkwürdigkeiten" — et il les définit comme les faits ou phénomènes, qui influencent positivement ou négativement la réalisation du but d'Etat, le salut public ou „Gemeinwohl". Dans la première édition de son oeuvre principale, — „La synthèse de la science d'Etat des Etats et des Républiques les plus importants de l'Europe", parue en 1749,²¹ ACHENWALL a poussé plus loin son analyse conçue comme le fondement théorique et méthodologique de la connaissance chiffrée des Etats. Il nous précise qu'il ne faut pas retenir tous les caractéristiques d'Etat, il suffit de se concentrer sur les critères „notoires" — „was merkwürdig ist", c'est-à-dire ceux qui influencent „dans une mesure sensible" — „in einem merklichen Grade" — la structure et la vie d'Etat. Ce sont ainsi les „vrais caractéristiques d'Etat", les plus „indispensables" — „die notwendigsten" — à la connaissance d'Etat qu'il faut choisir, même en allant jusqu'à trouver leurs causes pour que la connaissance résultante soit scientifique. En plus, ces critères doivent être identifiés avec les critères d'un Etat progressif au point de vue politique, autrement dit il s'agit des critères qui correspondent à l'idéal d'une société bourgeoise — „einer bürgerlichen Gesellschaft".

Après cette spécification qualitative des critères la conception méthodologique n'est pas encore épuisée chez ACHENWALL, il donne des analyses importantes en ce qui concerne l'expression chiffrée et la délimitation dans le temps des critères choisis. Dans l'espace, les Etats particuliers étaient bien séparés par leurs frontières et par la distinction de leurs intérêts intérieurs et extérieurs. ACHENWALL expose le problème des données chiffrées en connexion avec des sources de la description d'Etats. Il remarque que ses prédécesseurs, à partir de CONRING, ont ramassé un matériel énorme pour connaître les Etats, mais c'était seulement le professeur EVERHARD OTTO, qui a impeccablement expliqué ses sources, — une nouveauté qui a une importance capitale dans ce genre de travaux. Il trouve qu'il faut se concentrer sur des informations chiffrées qui se réfèrent aux faits, observées directement par un relèvement primaire, — documentées, et très soigneusement sélectionnées — „durch Beweisthümer gestützte und aus primärer Herkunft stammende Tatbestanzahlen".

ACHENWALL insiste implicitement aussi sur cette sélection surtout à cause de deux raisons selon notre avis. L'une est le strict empirisme et la position fondamentalement qualitative du nominalisme Aristotélien, qui ne permet pas de surcharger son texte par des chiffres de moindre importance. Mais en même temps, — il nous paraît — l'incapacité technique du chercheur isolé y joue aussi son rôle: une description d'Etats de cette envergure, comme il l'a entrepris exige une sélection et une concentration du matériel chiffré pour qu'on puisse maîtriser et surtout ordonner d'une manière compréhensible ce matériel. Malgré le fait qu'ACHENWALL correspondait assez bien au type du professeur allemand de l'époque et il ne vivait que pour la science et il était un travailleur diligent, cette tâche surpassait les possibilités d'un seul

²¹ Du MEME AUTEUR: Abriss der Staatswissenschaft der europäischen Reiche, Göttingen, 1749, — 2e éd.: Staatsverfassung der europäischen Reiche und Völker, *ibid.*, 1752, — 3e éd.: Staatsverfassung der heutigen vornehmsten europäischen Reiche und Völker, *ibid.*, 1757, — les éditions suivantes avec le même titre.

homme. LORENZ cite le fait que son héritage littéraire, dans la bibliothèque universitaire de Göttingue, comprend 233 faisceaux d'écrits avec 39 533 notices, résumés et lettres, etc. Dans ce matériel, il se trouve de nombreux tableaux et des collections de chiffres, et des questionnaires qu'il utilisait pour les rassembler et dépouiller.²²

La limitation de cet embarras de richesse en chiffres était une préoccupation d'ACHENWALL et c'est ainsi qu'il employait l'hypothèse qu'on désigne dans la statistique moderne comme celle du „moment critique”. Il voulait donner une description d'Etats à jour et il a limité ainsi son activité à décrire „l'état présent” des choses caractéristiques d'un pays quelconque. Une grande partie de l'élaboration du matériel chiffré fut consacrée à la découverte de ces données et c'est pourquoi il a entrepris de nombreux voyages dans les pays qu'il a décrits. Un matériel chiffré plus actuel fut utilisé dans les éditions successives de son manuel de 1749, — en nombre cinq, de qui la sixième fut déjà une édition posthume, éditée par son successeur, le professeur SCHLÖZER.

La sélection et le dépouillement des données impliquaient un problème purement méthodologique, celui du classement et de la systématisation du matériel, — une question qui fut résolue par l'école ancienne, de CONRING à SCHMEIZEL, sur les bases Aristotéliennes. L'originalité de la pensée d'ACHENWALL est incontestable aussi dans ce domaine: il a tranquillement mais résolument abandonné la tradition scholastique et il a développé un classement plutôt organique, conformément à l'importance des vrais, indispensables et en même temps compréhensifs caractéristiques des Etats sélectionnés.²³ Ce classement, comme il insiste, doit être exposé „par une étude habile et ordonnée” — „in einer geschickten und ordentlichen Lehrart” — ou simplement dans un ordre habile — „in einer geschickter Ordnung”. Il ne pense pas qu'il soit nécessaire d'élucider plus détaillément ce problème, comme l'empirisme commande ce qu'il faut alterner par le choix des critères.

De ce dernier problème, ainsi que de celui du lien des critères dans le temps par rapport à l'état présent. ACHENWALL a nettement reconnu le caractère relatif de tous les „Staatsmerkwürdigkeiten” et la futilité de leur classement selon les principes Aristotéliens „a priori”. Le changement des critères dans le temps et leur changement d'importance ne peuvent être exclus de n'importe quelle description d'Etats et, naturellement, cette circonstance peut dégrader la comparabilité sur le plan international de toutes descriptions. C'est pourquoi — il nous semble — qu'ACHENWALL n'a jamais lancé l'idée d'une description mondiale, — celle d'une „Weltstatistik” — comme ses continuateurs: il n'a parlé que de „description comparée” des Etats.²⁴ Le choix des Etats se concentrait sur les royaumes et les républiques les plus importants et fut restreint par la capacité individuelle du chercheur. ACHENWALL s'est ainsi contenté de choisir huit Etats pour une description synthétique — l'Espagne, le Portugal, la France, la Grande-Bretagne, les Pays-Bas, la Russie, le Danemark et la Suède. — Au lieu d'élargir ce cercle, dans les éditions

²² LORENZ, op. cit., p. 9, note (1).

²³ Notre avis est en concordance avec WESTERGAARD, op. cit., p. 13, et LORENZ, op. cit., pp. 13 et pass., et n'accepte pas la vue de JOHN, op. cit., p. 74, — selon laquelle ACHENWALL a adopté la méthode Conringienne des 4 causes en y annexant les deux critères du lieu et du temps.

²⁴ GATTERER, J. C.: Ideal einer allgemeinen Weltstatistik, Göttingen, 1773.

successives de son manuel, — en concordance étroite avec le but pratique de la description de cette discipline de „politique empirique”, il préférait de rapprocher son matériel à la situation actuelle. Il a groupé ses descriptions en six parties, nommées „rubriques” par son successeur. Le matériel du premier Etat décrit fut groupé par ACHENWALL — d’après SCHLÖZER — sous les rubriques suivantes:²⁵

- I. Histoire d’Etat (elle n’appartient pas dans le domaine de la statistique).
- II. Pays membres, fleuves, provinces, bien-être, pénurie, colonies sur d’autres continents.
- III. Population, nombre et caractère ethnique.
- IV. Droit d’Etat, lois fondamentales de l’empire, succession au trône, majorat, administration de l’empire, couronnement, prérogatives du gouvernement, états généraux, aristocratie.
- V. Droit curial et constitutionnel, titres du souverain et de la famille royale, armures, cours royale, ordres des chevaliers, conseil d’Etat, affaires ecclésiastiques, droit canonique. Inquisition, vie scientifique, les lois, pratique judiciaire, industrie et manufactures, commerce — intérieur et extérieur, — vers les colonies et vers l’Europe, monnayage, revenus royaux, contributions générales et provinciales, perception d’impôts, leurs défauts et leur amélioration, armée terrestre, marine de guerre.
- VI. Intérêts d’Etat. (Seulement les intérêts internes, car les intérêts extérieurs ne furent pas traités.)

De cette taxation, il est clairement discernable que quelques sujets de cette statistique — les soi-disantes „rubriques” — ou quelques uns de leurs critères étaient plutôt numériques, à saisir dans la manière la plus caractéristique ou bien par leurs proportions quantitatives, ou bien par leurs fréquences numériques, — comme p. e. la population, le commerce et les revenus du souverain ou les contingents de l’armée terrestre ou ceux de la marine. Par contre, on trouve beaucoup de matériel, surtout en ce qui concerne le système juridique, les lois constitutionnelles ou canoniques, qui par leur nature qualitatives, sont difficiles à quantifier, à moins qu’il ne s’agisse pas de l’organisation de l’administration judiciaire et de son fonctionnement, qui permettraient la déduction d’une statistique de la structure des institutions et des fonctionnaires et un groupement des cas traités. Mais même dans les matières aptes à la quantification, la volonté de se concentrer sur les choses essentielles a restreint considérablement l’utilisation des chiffres, — parallèlement à la rédaction scholastique „philosophique” du texte conformément aux traditions nominalistes Aristotéliennes.

Un troisième facteur a renforcé cette tendance, — notamment l’unité tripartite des disciplines politiques dans l’enseignement universitaire allemand de l’époque, celle de l’histoire, de la politique pratique ou „statistique” et de la théorie politique, — n’en parlant pas maintenant de l’économie politique ascendante —, dont ACHENWALL devint un des protagonistes les plus notoires.²⁶ La statistique comme discipline de l’observation empirique, avec une

²⁵ SCHLÖZER, A. L.: *Theorie der Statistik, Nebst Ideen über das Studium der Politik überhaupt*, Erstes Heft, Einleitung, Göttingen, 1804, — sous le titre principal: Staatsgelartheit nach ihren Hauptteilen im Auszug und Zusammenhang, Zweiter Teil: Allgemeine Statistik.

²⁶ ACHENWALL, G.: *Staatsklugheit nach ihren ersten Grundsätzen*, Göttingen, 1761, — et SCHLÖZER, op. cit. sous (25), p. 125.

méthode peu évoluée, — qui se présentait dans sa partie qualitative même moins „scientifique” comme autrefois, quand le règne des quatre causes Aristotéliennes ne fut pas encore contesté ou remplacé par des procédés purement empiriques et quand le rassemblement et le dépouillement des données chiffrées furent déjà utilisés, mais seulement comme une sorte de technique et non pas comme une méthodologie scientifique —, ne servait autre chose que de fournir une base matérielle à la théorie politique. Seulement cette dernière fut considérée comme une vraie science, ayant des règles qualitatives, les soi-disantes „maximes politiques”, qui contiennent la sagesse ultime, comment arriver à la réalisation maximale du salut public. L'ambition d'ACHENWALL culmine dans l'élaboration de cette théorie et son soin extrême pour l'élaboration de la statistique fut porté à assurer à la théorie politique un fondement scientifique aussi sûr que possible. Il devint ainsi, surtout pour son successeur SCHLÖZER, et pour la science postérieure, „le père de la statistique”, — et de justesse.²⁷

C'est bien lui, qui a délimité cette discipline des autres, en confiant à elle comme sujet l'étude plutôt chiffrée des grands phénomènes caractéristiques d'une communauté humaine et de toute sa structure, y compris la comparaison de cette structure avec celle des autres communautés. C'est ACHENWALL, qui a désigné sa méthode de groupement empirique qualitative dépendante en premier lieu de son sujet et en utilisant la technique statistique élémentaire avec des questionnaires et leurs dépouillements, il l'a poussé vers la méthodologie numérique de la statistique. Il a également conçue une théorie sociale à cette nouvelle discipline et finalement il lui a donné son nom. Ainsi les quatre critères utilisés par SCHUMPETER d'après lesquels on peut constater la naissance d'une nouvelle discipline,²⁸ étaient présents dans l'activité scientifique statistique d'ACHENWALL. Ajoutons encore un facteur qui, selon notre avis, fut également décisif de ce point de vue; avec son activité statistique il a fondé „une école”, et en plus, une école universitaire, qui prêtait à l'enseignement de la statistique la plus haute autorité scientifique et permettait à l'Université de Goettingue la continuation et le développement de la doctrine Achenwallienne quasi-automatiquement, et cela dans un temps, quand le courant rival et plus évolué au point de vue de la méthode, l'arithmétique politique, n'arrivait jamais à obtenir un statut universitaire et cette circonstance fut responsable, dans une mesure considérable, de sa „stagnation” comme WESTERGAARD en a parlé.²⁹

ACHENWALL est ainsi entré dans l'histoire scientifique de la statistique comme fondateur de l'école descriptive universitaire allemande plus évoluée, chiffrée et comme „père” de la statistique de justesse, car il a élaboré les principes scientifiques de cette discipline, pour la première fois, et il lui assurée une dénomination définitive sous laquelle elle est devenue universellement connue et reconnue.

²⁷ SCHLÖZER, op. cit. sous (25), p. 8., — ACHENWALL considérait encore fermement CONRING comme le „père” de cette discipline, — JOHN, op. cit., p. 77, avec référence sur ACHENWALL, op. cit. sous (20).

²⁸ SCHUMPETER, op. cit., p. 107.

²⁹ WESTERGAARD, op. cit., pp. 44 et pass.

IV: SCHLÖZER ou le Perfectionnement

L'héritage d'ACHENWALL tombait après son décès dans les mains de SCHLÖZER à l'Université de Goettingue et c'est une des questions les plus passionnantes dans l'historiographie de la statistique de poursuivre le développement successif de ce courant et l'impact de SCHLÖZER sur l'école de Goettingue.

AUGUST LUDWIG SCHLÖZER (1735—1809) a commencé ses études théologiques à Wittenberg entre 1751 et 1754 pour continuer à Goettingue avec des études historiques, linguistiques et orientalistes entre 1754 et 55. Après un voyage d'étude de trois ans en Suède, il a continué ses études à Goettingue comme le disciple d'ACHENWALL, à partir de 1761, en s'approfondissant dans l'histoire, dans la statistique et la théorie politique, c'est-à-dire dans l'étude des sciences d'Etat selon la conception d'ACHENWALL. En terminant cette étude de caractère post-graduel, il a fait un deuxième grand voyage d'étude en Russie, en devenant vite collaborateur de l'Académie de St-Petersbourg et plus tard son membre titulaire et il y travailla jusqu'à 1765. Après ce temps, il a passé un an de congé à Goettingue, où on lui a conféré déjà en 1764 un titre de professeur, mais il a continué encore son activité à St-Petersbourg entre 1766 et 1769. A partir de 1770 il retourne définitivement en Allemagne comme professeur de Goettingue et il commence ses cours d'histoire et de statistique. Après le décès d'ACHENWALL, en 1772, il devint le chef unique et incontestable de l'école de statistique de Goettingue, malgré que les péripéties du développement scientifique ont créé au point de vue du développement de la statistique elle-même une situation en Allemagne, qui lui ont rendu cette tâche toujours plus difficile et compliquée.³⁰

Il s'agit en premier lieu de l'arithmétique politique, qui faisait son entrée vraiment sur une grande échelle en Allemagne avec la parution du livre d'un aumonier militaire de l'armée prussienne fédéricienne, en 1741. Elle fut déjà anticipée un peu quand le pasteur NEUMANN de Breslau fut élu membre de l'Académie des Sciences de Berlin, en 1706, pour sa collection de données de mortalité parvenues aux mains de HALLEY, un fait dans lequel l'influence de LEIBNIZ et des méthodes rationnelles fut déjà à sentir.³¹

Le livre de l'âumonier militaire JOHANN PETER SÜSSMILCH fut précédé d'une préface de CHRISTIAN WOLFF, un autre protagoniste du rationalisme allemand, qui a salué le parution de l'ouvrage de SÜSSMILCH comme une première utilisation en Allemagne du calcul des probabilités. Notons que SÜSSMILCH a rassemblé un matériel impressionnant dans cette première édition des données numériques sur le mouvement de la population en Allemagne et à l'étranger et il tâchait à démontrer les régularités, „l'ordre dans les changements de l'espèce humaine, comme il se manifeste dans les décès, les naissances et dans son accroissement.” Ce titre évoquait la théologie naturelle ou le physico-théologie, voulant prouver la vérité de l'Écriture sainte par les exploits les plus récents de la science. En vérité, le traité, de SÜSSMILCH sortait par son contenu de ce cadre et il était une authentique application des statistiques disponibles et de la loi des grands nombres à la population,

³⁰ Sur la vie de SCHLÖZER voire HORVÁTH, op. cit. sous (16), avec référence sur la littérature récente.

³¹ KLAUKE, op. cit., p. 4.

— c'est-à-dire c'était un traité de l'arithmétique politique dans le vrai sens du mot, sans avoir utilisé ce terme.³² Le succès de l'initiative de SÜSSMILCH fut énorme, l'auteur devint vite membre de l'Académie de Berlin, FRÉDÉRIC II optait pour la réalisation des „listes de la population” en Prusse proposées par SÜSSMILCH à partir de la fin des années 1740, pour pouvoir enrégistrer l'état de la population de son royaume. SÜSSMILCH, devenu paroissien de Berlin, sortait en 1761—62 un élargissement de son traité en deux volumes en le transformant dans une vraie synthèse de population, avec aide des données disponibles en presque toute l'Europe, en y incorporant une synthèse plus brève de l'application de la méthode chiffrée aux phénomènes économiques, ce qu'il a désigné comme „arithmétique politique” dans le sens stricte.³³

L'affinité de ce sujet scientifique avec la description d'Etat ne paraît pas être aperçue à cette époque, ni par ACHENWALL, ni par SCHLÖZER, malgré ses études théologiques. Le penchant scientifique prépondérant de SCHLÖZER dans cette première partie de sa carrière scientifique, — que nous avons esquissée jusqu'à la mort d'ACHENWALL —, fut plutôt marqué par l'étude toujours plus approfondie de l'histoire. Au point de vue de la méthode, — comme j'ai récemment établi dans un essai —, c'était surtout l'influence de LINNÉ, ce grand botaniste et savant sur SCHLÖZER, qui emportait.³⁴ Notons que conformément aux principes Aristotéliens, ACHENWALL lui-même n'a jamais parlé d'autre chose dans sa description d'Etat, que de „la connaissance de la nature” et n'a jamais fait de distinction entre sujets naturels ou sociaux de la connaissance. C'est dans cet esprit que SCHLÖZER s'approchait à l'étude de l'histoire et c'est pourquoi qu'il fut profondément influencé par l'autorité et la méthode de LINNÉ, répandue déjà en Europe du Nord et en Allemagne. Le système de LINNÉ sur la connaissance de la nature fut même très sévèrement critiqué à Goettingue par le Professeur HALLER, son rival scientifique au début des années 1750, mais sans pouvoir démolir son autorité. Avec le départ de HALLER de Goettingue, sa chaire fut offert à LINNÉ et fut rempli plus tard par un de ses meilleurs disciples, ANDREAS MURRAY. Lui et quelques autres disciples de LINNÉ ont fait leur mieux pour faire accepter à Goettingue la pensée scientifique de leur maître et non sans succès. Comme j'ai démontré, il n'est pas exclu que SCHLÖZER lui-même ait fait la connaissance personnelle de LINNÉ et de WARGENTIN, lors de son voyage en Suède, car dans une lettre de 1764 il se réfère au fait que ces deux personnages ont approuvé l'idée de ses études en Russie.

L'influence des deux savants suédois paraît être tout à fait différente au point de vue de la méthode. LINNÉ, dans ses études de „l'histoire naturelle” — comme on les désignait à l'époque — était tout à fait Aristotélien et employait la méthode de l'observation empirique des phénomènes en très grande nombre et tâchait de les systématiser sur la base des critères empiriques, — au commencement tout à fait externes. Mais il est arrivé successivement à développer des classifications toujours plus organiques et scientifiques, en employant des nomenclatures binaires et des classifications tabellaires. Ses

³² SÜSSMILCH, J. P.: Die göttliche Ordnung in der Veränderungen des menschlichen Geschlechts, aus dem Geburt, Tode und Fortpflanzung desselben erwiesen, etc., Berlin, 1741.

³³ HORVÁTH, R. A.: „L'Ordre Divin” de Süßmilch, Bicentenaire du premier traité spécifique de démographie (1741—1761), Population, 1962, No 2, 267—288. pp.

³⁴ Du MEME AUTEUR: op. cit. sous (16), pp. 1026 et pass.

voyages d'études à la découverte de la Suède, de sa flore et de sa faune et même de sa population l'ont rapproché considérablement à la méthode de description d'Etats plus ancienne, verbale et qualitative. En même temps, — ici et là —, il a découvert l'utilité des chiffres, même dans leur forme tabellaire. Par son inspiration ses disciples ont entrepris plus tard des voyages d'études dans des autres pays, qui permettait une comparaison d'Etats au point de vue de l'histoire naturelle. L'universalité de cette méthode aristotélicienne de LINNÉ a fasciné SCHLÖZER pendant ses études historiques et son première grande entreprise scientifique fut le développement de la conception d'un système de l'histoire universelle.³⁵ Son système ne traite plus séparément l'histoire des différents d'Etats et il n'accepte pas leur assemblage mécanique dans un ouvrage unique pour pouvoir faire des comparaisons, mais il tâche à décrire l'histoire des pays particuliers, avec des interdépendances de l'histoire humaine, et la considère comme un système unique.³⁶

Cette conception de SCHLÖZER fut acharnément critiqué tout de suite après sa publication, en 1772, par HERDER, qui dans son jugement final l'a déclaré d'une „Linnéschen Nachäffung”, d'une singerie à la Linné tout court. Dans sa réponse de l'an prochain SCHLÖZER acceptait, qu'il a puisé en premier lieu de LINNÉ, mais il a souligné à côté de lui l'influence du système de BUFFON, et a insisté sur ses propres contributions également.³⁷

Au point de vue de la méthode statistique, — celui de la description d'Etats chiffrée, conformément à l'école d'ACHENWALL — il est très vraisemblable que SCHLÖZER a déjà subi avant ses études statistiques chez son maître de Goettingue des influences, qui ont éveillé son intérêt pour la réception de cette méthode. LINNÉ employait ici et là des tables avec des chiffres même avant la parution du livre du géographe danois ANCHERSEN, qui a décrit déjà en 1741 les Etats cultivés „en tableaux”³⁸ Ce dernier a très décidément influencé de sa part l'ouvrage d'un géographe allemand, également un professeur de Goettingue, BÜSCHING, qui dans son manuel de 1758 a incorporé la comparaison des Etats les plus importants de l'Europe et la description de leur structure d'Etat, à côté des caractéristiques géographiques.³⁹ Il n'a pas groupé son matériel par Etats, mais en tableaux synoptiques, groupés selon les critères. BÜSCHING ne pouvait toujours remplir ses tables avec des chiffres, il utilisait alternativement des critères qualitatifs et verbaux également, mais cette méthodologie fut ressentie tout de même par des représentants de la description statistique „chiffrée” comme révolutionnaire. A partir de son activité comme le successeur d'ACHENWALL, à partir des années 1772, SCHLÖZER ne pouvait éviter de prendre position envers de cette nouveauté scientifique surgie également de l'Université Goettingue. C'est difficile

³⁵ Ibid.

³⁶ SCHLÖZER, A. L.: Vorstellung einer Universalhistorie, T. 1, Göttingen, 1772.

³⁷ L'article de HERDER est paru dans le Frankfurter Gelehrter Anzeiger en 1772, — la réponse de SCHLÖZER dans son op. cit. sous (36), T. 2. Göttingen, 1773.

³⁸ ANCHERSEN, J. P.: Descriptio statuum cultiorum in tabulis, Kopenhagen —Leipzig, 1741.

³⁹ BÜSCHING, A. F.: Vorbereitung zur gründlichen und nützlichen Kenntniss der geographischen Beschaffenheit und Staatsverfassung der europäischen Reiche und Republiken, zugleich ein allgemeiner geographisch-statistischer Abriss von Europa, Göttingen, 1758.

à prouver, mais l'intérêt de SCHLÖZER pour la méthode chiffrée semble être réveillée par WARGENTIN la première fois, surtout durant le voyage suédois, et renforcé par celui d'ACHENWALL et de celui de BÜSCHING plus tard.

Notons que BÜSCHING fut nommé en 1754 à Göttingue comme professeur de la philosophie, c'est-à-dire à une chaire qui fut „le plus noble” au point de vue du Scholastique et de la méthode Aristotélicienne. Malgré qu'il a présenté deux ans plus tard une dissertation théologique, il a sorti déjà en 1758 son fameux traité mentionné, qui s'aventurait à la fois sur le domaine de la géographie et de la science d'Etat avec un grand succès. Antérieurement il a travaillé dans les années 1740 à St-Petersbourg et à Copenhague en se concentrant surtout à l'étude de ces deux disciplines et ainsi l'influence d'ANCHERSEN semble être garantie sur sa pensée. Il fut poursuivi à cause de ses idées théologiques et a travaillé pendant 1761—66 à St-Petersbourg au sein de l'Académie et il a entrepris également des recherches et des publications historiques. SCHLÖZER et lui, malgré leurs intérêts scientifiques communs, sont devenus des rivaux et leur relation personnelle est devenue vite ouvertement innique, qui se détériorait encore avec le temps.⁴⁰

C'est peut être à cause de cette aversion subjective que SCHLÖZER a vite découvert les mérites de SÜSSMILCH dans l'utilisation de la méthode numérique statistique, — cependant on ne peut pas exclure la possibilité que son attention fut déjà attiré à lui par WARGENTIN, plus tôt. Il reste quand même un mérite de SCHLÖZER qu'il a clairement reconnu que la contribution majeure à la méthode statistique appartient à SÜSSMILCH, mais en même temps il a très objectivement et positivement évalué les exploits de BÜSCHING sur ce domaine. Selon mes recherches récentes on trouve dans la correspondance de SCHLÖZER la première fois entre 1765—67 les traces qu'il tâchait à rassembler des données sur le mouvement de la population des villes de Stockholm et de St-Petersbourg. Dans un recueil de sa correspondance statistique provenant de 1775 il a ramassé une quantité de données pareilles, complétées avec les chiffres de la population stable pour plusieurs pays, Angleterre, la Suède, Estonie et la Bohême, Alsace et la ville de Strasbourg. Ces matériaux ne furent jamais dépouillés par SCHLÖZER, il n'a pas eu le temps nécessaire de le faire, comme il a précisé dans l'avant-propos de cette collection. Avec leur publication il voulait servir surtout aux autres chercheurs sur ce domaine.⁴¹

Le grand traité de statistique d'ACHENWALL — toujours renouvelé par l'auteur en cinq éditions successives (1749, 1752, 1756, 1762 et 1767) semblait être si fortement la base de l'enseignement de la statistique à Goettingue que SCHLÖZER ne pensait longtemps à le remplacer par son propre traité. A côté du manque de temps, son affection et sa solidarité avec son maître y devait jouer aussi un rôle. ACHENWALL, à la fin de son activité, a fait un projet de compléter son matériel avec la description des autres Etats — l'Autriche, la Prusse, l'Etat ecclésiastique, Venise, Naples la Sardaigne et la Turquie —,⁴² qui était trop ambitieux au point de vue de la réalisation. Au lieu de cette édition augmentée SCHLÖZER, avec aide du professeur de

⁴⁰ HORVÁTH, op. cit. sous (16), p. 1028.

⁴¹ SCHLÖZER, A. L.: Briefwechsel, meist statistischen Inhalts, gesammelt und zum Versuch herausgegeben, Göttingen, 1775.

⁴² JOHN, op. cit., p. 76.

Halle SPRENGEL, a sorti en 1781 une édition posthume du traité d'ACHENWALL, la sixième, avec quelques modernisations. Une des plus importantes parmi elles fut la mention de l'activité de SÜSSMILCH et son importance au point de vue de la description du mouvement et des problèmes de la population avec la méthode chiffrée de l'arithmétique politique.⁴³

Que SCHLÖZER a largement dépassé dans ses conférences de statistique la conception d'ACHENWALL et a donné des larges extraits du traité de SÜSSMILCH, je crois déjà avoir établi par des résultats de mes recherches concernant les représentants hongrois de l'école de Goettingue et leur pensée statistique. Ces disciples statisticiens de SCHLÖZER, surtout MARTIN SCHWARTNER et LÁSZLÓ NÉMETH, JÁNOS FEJES, mais également le grand économiste GERGELY BERZEVICZY, avaient fait amplement usage dans leurs ouvrages publiés à 1795, 1798 et 1803 respectivement des idées et des chiffres de SÜSSMILCH.⁴⁴ J'ai pu même établir que SCHWARTNER était en contact personnel avec son maître après avoir fini ses études à Goettingue. C'est surtout par ce contact que SCHWARTNER a pu attirer l'attention de SCHLÖZER sur un autre phénomène neuf du développement de la statistique, celui de la formation d'une sorte de „bureau de statistique” dans l'administration de l'Etat Napoléonien, dont l'importance fut tout de suite reconnue aussi par SCHLÖZER vers le tournant des XVIIIe et XIXe siècles.⁴⁵

Malgré cette activité intellectuelle assez intense sur le domaine de la statistique, on a l'impression que la préoccupation de SCHLÖZER restait toujours avec l'étude de l'histoire et il ne tournait plus sérieusement vers la statistique qu'au début du XIXe siècle. J'ai cité dans mon essai récent une lettre de lui de l'an 1803, qui est très caractéristique du point de vue de son changement d'orientation. Ici, il révèle son intention de publier une „statistique générale”, qui doit être une vraie „théorie de la statistique”, dans laquelle seront analysées les proportions conformément aux catégories de l'arithmétique politique Süssmilchiennes, qui auront de jouer le rôle prépondérant. Il précise dans ce passage de lettre qu'il s'agit des taux de natalité et de mortalité, ou ceux des différents produits de culture agricole par „acre” et de leurs prix, ou des proportions de la population par professions dans les différents pays, etc. La fin de ce passage est également très intéressante au point de vue du développement de la pensée de SCHLÖZER, quand il affirme son partenaire qu'il est conscient que ses idées en question sont assez brutes, mais elles sont indispensables à l'élaboration d'une statistique théorique, comme pour le moment ni les praticiens, ni les philosophes ne sont pas capables à leur répondre.⁴⁶

SCHLÖZER a pu réaliser son projet seulement partiellement dans la forme de la publication de son „statistique générale” en 1804 à Goettingue.⁴⁷

⁴³ Ibid., pp. 110 et pass. — Notons que le nom de SÜSSMILCH et le trois premières éditions de son ouvrage, furent déjà mentionnés dans la 5ème éd. de l'ouvrage principal d'ACHENWALL, — op. cit. sous (21), en abordant les sources de la statistique descriptive.

⁴⁴ HORVÁTH, R. A.: Le développement de la statistique descriptive en Hongrie, Publications de l'Institut de Démographie de Hongrie, No 13, Budapest, 1966. (Monographie en hongrois)

⁴⁵ Du MEME AUTEUR: Deux statisticiens fameux de Sopron, Martin Schwartzner et Gustave Thirring, Statisztikai Szemle, 1972, No 6, pp. 1056—1067. (En hongrois avec résumés anglais et russe)

⁴⁶ Du MEME AUTEUR, op. cit. sous (16), pp. 1028 et pass.

Elle restait malheureusement un fragment: il n'a publié que la première partie, son décès survenu en 1809 lui a empêché de finir ce travail. Comme il n'a pas donné un plan complet ou détaillé de son ouvrage, on ne peut savoir autre chose qu'il nous communique dans sa dédicace à CHARLES DE VILLIERS, membre de la Société Savante de Goettingue et „un négociateur heureux entre la littérature scientifique française et allemande”, selon l'apostrophe de SCHLÖZER.⁴⁷ La dédicace précise que le plan de ce travail est surgi la première fois 11 ans auparavant: — c'est-à-dire vers 1794 — et s'est cristallisé depuis quelques années avant la parution dans la forme des dialogues avec DE VILLIERS sur le développement officiel de la statistique du gouvernement français. Les préfets des 108 départements ont envoyé les données rassemblées à la „Société de Statistique” — c'est ainsi que SCHLÖZER mentionne le „Bureau de statistique” —, mais cette activité — selon lui — a plusieurs faiblesses, Entre autres il cite la pauvreté des données, les modèles de fiches démodés et surtout le fait qu'ils ne fournissent pas des „proportions anthropologiques” réalisées dans les listes de population suédoises et prussiennes. En plus, la notion théorique de la statistique est également différente de celle de l'école de Goettingue, ce qui pose également des graves problèmes. SCHLÖZER a résumé le but de son ouvrage de 1804 dans un passage relatif à l'ouvrage de CHANTREAU, intitulé „Science de l'Histoire, contenant le système général des Connaissances à acquérir avant d'étudier l'Histoire et la Méthode à suivre quand on se livre à ce genre d'étude”. Si l'on remplace — selon SCHLÖZER — le mot d'„Histoire” par celui de la „Statistique” ce but est nettement défini. L'accent de cette définition des intentions de l'auteur vise l'édification d'un système scientifique — c'est-à-dire SCHLÖZER n'était plus staisfait de l'oeuvre classique d'ACHENWALL dans ce domaine — et en même temps il souligne séparément le problème de la méthode, qui exigeait également une rénovation fondamentale. Pour s'approfondir dans ce genre de délibérations, SCHLÖZER nous révèle encore dans son avant-propos, qu'il envisagera dans la deuxième partie à paraître l'exposition des forces fondamentales de l'Etat, la publication des modèles de fiches et des tableaux statistiques et le résumé du livre classique de SÜSSMILCH. Il fait également promesse de publier une quantité de statistiques françaises excellentes — assurément celles du Bureau de statistique —, qui lui sont parvenues après la rédaction de la première partie de son ouvrage.⁴⁸

En relisant dans nos jours la première partie publiée du traité de SCHLÖZER, sa préoccupation méthodologique d'une statistique chiffrée saute aux yeux, dans ce traité d'à peine de 150 pages. Un examen rapide fournit des exemples multiples, comme le témoignage de son souci méthodologique omniprésent. SCHLÖZER nous assure dans ce domaine qu'il a accepté les constatations de base d'ACHENWALL, mais qu'il a développé et poussé plus loin son analyse. Son mérite se trouve bien dans le développement: les exigences des données statistiques sont bien saisies dans son traité, — les problèmes de l'expression numérique et de la vérité et fiabilité, leur choix conformément à l'importance du but suivi, leur relativité dans le contexte, leurs défauts et la nature des erreurs statistiques; la manque de compréhension et d'instruction, la négligence, la honte ou la peur de la publicité, le rôle du

⁴⁷ SCHLÖZER, op. cit. sous (25).

⁴⁸ Ibid., Dédicace à DE VILLIERS, pp. V et pass.

⁴⁹ Ibid., pp. VII et pass.

secret d'Etat, etc. Les différents problèmes du relèvement et du dépouillement statistiques, la nécessité de définitions et instructions précises, les formulaires modèles, le classement du matériel selon les critères essentiels, les avantages des formes tabellaires, la formation des masses statistiques par addition, la recherche du lien causal — de la corrélation selon le terme de nos jours — par combinaison des données en faveur d'une analyse vraiment scientifique —, elles sont tous présents dans la pensée de SCHLÖZER. En plus, quand il raisonne que le statisticien doit avoir des connaissances sur les domaines des autres sciences — c'est-à-dire sur celles de l'application —, il voit clairement que même ce „savoir” ou le „génie” ne peuvent pas remplacer „le sens” ou „l'oeil” perspicace, une sorte d'intuition. Cette partie méthodologique nous révèle qu'il a habilement uni cette exigence Aristotélicienne avec la méthodologie moderne.⁵⁰

Lors de l'utilisation des données il part aussi de la base classique Achenwallienne, quand il précise que la comparaison de „l'état présent” avec les „états antérieurs” est fort utile et permet la comparaison dans le temps, et non seulement les comparaisons internationales et géographiques. Il souligne ainsi à travers l'universalité des taux statistiques à la fois la permanence et le changement, ce qui témoigne de sa profonde compréhension des problèmes de base d'une discipline statistique sociale —, et nous révèle son esprit moderne. Il a compris à fond que la quantité demande une homogénéité et un classement compréhensible et que les grands nombres exigent une précision complètement différente de celle des données individuelles en comparant une masse avec une autre masse. L'ordre du classement demande de saisir la totalité des critères typiques et dans leurs interdépendances naturelles. C'est ainsi qu'il arrive aux méthodes d'interprétation de la statistique.⁵¹

Ici il souligne l'importance de distinguer entre données de base plutôt permanentes par leur nature, étant des résultats d'une mesure — mathématique, géographique, ou ceux des sciences naturelles ou économiques — et des autres données changeables par an et cumulées par 5 ou 10 ans sous forme de moyennes statistiques. Comme condition préalable, cette distinction présuppose une division de travail des différentes disciplines ainsi que celles des différentes branches de l'administration d'Etat. C'est seulement par ce travail „planifié” que l'ordre des choses — qui n'est plus „divin” comme il l'était chez SÜSSMILCH — se dégage et permet de définir des proportions des sousensembles, pas seulement la perception de l'entité globale elle-même.⁵²

En défaut d'une statistique d'Etat pareille, il incombe aux savants d'établir une statistique sans recourir aux relèvements authentiques, mais plutôt au rassemblement secondaire des données déjà disponibles, en les complétant — si possible — par leurs observations primaires. C'est pourquoi dans ce stade du développement de la statistique l'évaluation critique des sources des données secondaires s'impose, par l'ordre de fiabilité et de précision, qu'il s'agissait des papiers d'Etat de caractère fondamentaux et constitutionnels ou administratifs, de mémorandes des citoyens ou des étrangers, des carnets de voyages ou des articles de journaux.

La discipline statistique représentée par l'école de Goettingue s'identifie

⁵⁰ Ibid., pp. 36 et 45.

⁵¹ Ibid., pp. 64 et pass.

⁵² Ibid., pp. 67 et pass.

avec cette deuxième sorte de statistique, selon la pensée de SCHLÖZER, aussi longtemps que la statistique officielle d'Etat ne se confond pas avec elle, par une sorte de coopération étroite entre l'administration et la science. — C'est pourquoi SCHLÖZER nous fournit une évaluation critique des différents genres de la description statistique d'Etats comme évolués dans le sein de cette école ou autour d'elle. Ils nous énumère 8 catégories de descriptions que nous regroupons encore une fois dans notre essai présent pour faire ressortir encore plus clairement les caractéristiques de l'école de Goettingue.⁵³

Nous choisissons ainsi comme type de base „la statistique universitaire allemande” dans la manière d'ACHENWALL (groupe 4° chez SCHLÖZER), avec une description condensée et „comparée” de 8 Etats ou même plus — comme chez MEUSEL et LÜDER — réunis l'un après l'autre, mais parfois avec une introduction ou l'on traite l'Europe comme un ensemble — comme chez MEUSEL et TOZE. Plus tard, dans la première moitié du XIXe siècle, on surnommait cette méthode de description comme „statistique générale” ou „méthode ethnographique”, — le premier terme servant de différencier cette méthode de la description d'un seul Etat, — et le deuxième pour souligner qu'on ne tâchait pas seulement de décrire la population avec ses critères condensés et chiffrés, mais aussi verbalement avec son caractère national et ethnique. Une prolongation de l'idée de cette sorte de description vient d'un autre professeur de Göttingue, GATTERER, qui pense à réunir les descriptions de tous les pays du monde — l'un après l'autre — dans une statistique mondiale (groupe 7°).

La contrepartie de cette grande famille (groupes 4° et 7°) se trouve dans la description statistique d'un seul pays, dénommée chez SCHLÖZER comme „Statistique générale” dans le sens français et représentée par son meilleur disciple hongrois, SCHWARTNER, (groupe 1°) — ou, la description seulement d'une partie d'un royaume plus grand comme „statistique spéciale” ou statistique particulière dans le sens français (groupe 2°). — SCHLÖZER classe même séparément la description statistique d'une province particulière comme usuelle en France, par les préfectures (groupe 3°).

Jusqu'ici, on pourrait croire qu'on n'est pas encore sorti du système de l'école de statistique descriptive plus évoluée comme elle fut conçue par ACHENWALL lui-même. En vérité la description détaillée d'un seul pays — ou celle d'une partie de ce même — permettait déjà l'utilisation beaucoup plus intensive des chiffres par contre de la description courte selon ACHENWALL. C'était véritablement le cas de la description de la Hongrie par SCHWARTNER, qui sert comme exemple à SCHLÖZER pour cette catégorie. Chez les catégories 2° et 3° la description plus détaillée et chiffrée s'impose encore plus.⁵⁴

SCHLÖZER ne se réfère qu'à deux autres catégories, où il apprécie une différence dans la méthode: notamment, dans le cas de la soi-disante „statistique raisonnée”, qui tâche à établir non seulement des faits, mais elle recourt à l'analyse de leurs causes et leurs conséquences également, — même si pragmatiquement (groupe 5°). Cette conception — si l'on prend à la rigueur — est identique avec celle de l'arithmétique politique, — malgré le fait, que SCHLÖZER souligne qu'en principe la statistique n'est censée à recourir aux

⁵³ Ibid., pp. 83 et pass.

⁵⁴ HORVÁTH, R. A.: La Quantification et les Débuts de la Science Statistique et Sociologique, Population, 1978, No 1, pp. 85—97.

⁵⁵ SCHLÖZER, op. cit. sous (25), p. 25.

analyses causales qu'uniquement à l'établissement des faits. L'autre catégorie avec une différence méthodologique nette est identique avec la „statistique Büschingienne” (groupe 8). Dans un passage antérieur, SCHLÖZER était encore d'avis que le traité de BÜSCHING n'est pas autre chose qu'un ouvrage de géographie, qui fait amplement usage de la description statistique chiffrée⁵⁵ Dans ce passage méthodologique il classifie ce livre comme „statistique vraie”, méritant son grand succès — six éditions jusqu'à 1784 — malgré que sa méthode ne procède par des Etats particuliers, mais ordonne son matériel selon le sujet spécifique de la description statistique, en les comparant directement et synoptiquement.⁵⁶

Le traité de BÜSCHING n'est plus pour SCHLÖZER une source précieuse seulement, comme pour ACHENWALL, mais à la fois une méthode alternative de la description réellement „comparée” des Etats, qui dépasse de ce point de vue la méthode de base utilisée par ACHENWALL.

Il ne nous reste que de parler de la dernière catégorie (groupe 6^o) distinguée par SCHLÖZER qui représente également un raffinement méthodologique en soi. C'est la „statistique historique” permettant de décrire les anciens „états présents” avec la méthode statistique et seulement dans ce sens spécial il est le matériel que l'histoire peut réunir dans une série chronologique de ces états en formant une statistique dynamique. La statistique elle-même peut être conçue comme une coupe transversale de l'histoire dans un seul état présent, sans bouger dans un „moment critique”. L'accent doit être mis plutôt sur la découverte de l'utilité de la méthode statistique à l'étude de l'histoire que sur la distinction mécanique de cette formule. Nous avons déjà démontré l'importance dans la pensée de SCHLÖZER qu'il attribue aux descriptions des changements en connexion avec l'étude de l'état présent.

C'est seulement après ces assez longues délibérations de nature méthodologique que SCHLÖZER aborde enfin le problème de la théorie de la statistique comme discipline nouvelle dans le sens de la théorie de la connaissance scientifique. Après avoir trouvé le sujet spécial de cette discipline dans les „caractéristiques d'Etat” et sa méthode dans une description plutôt chiffrée des ensembles et des sousensembles en les ordonnant en tableaux conformément aux critères choisis, selon leurs proportions et leurs taux, leur chiffres moyens, etc., la question s'impose, sur la base de quelle théorie scientifique faut-il interpréter les résultats de cette description „statistique”. En soi la solution de ce problème à l'époque a déjà dirigé l'attention vers la voie choisie par le bureau de statistique en France, ou celle suivie par SINCLAIR en Ecosse,⁵⁷ — mais la force des traditions de la science Aristotélieenne était trop puissante, y compris l'influence de l'école d'ACHENWALL, de qui SCHLÖZER se considérait le continuateur, ou plutôt un peu le „conservateur” ou le „trustee” personnel.

En vain il nous assure „qu'il y a une théorie de la statistique, elle peut et doit être établie”,⁵⁸ — sa pensée fait demi-tour en oubliant tout rénovation et développement due à elle: Il arrive à renforcer la position existante au début des années 1770, c'est-à-dire à l'état des choses, où ACHENWALL a laissé le problème de l'interprétation théorique de la nouvelle discipline. La

⁵⁶ Ibid., p. 68.

⁵⁸ Ibid., p. 68.

⁵⁷ Ibid., pp. 16 et pass.

⁵⁸ Ibid., p. 89.

statistique selon cette vue n'est autre chose qu'une partie des sciences politiques, et son interprétation ne peut être donnée qu'avec aide de cette théorie politique, une vraie science qualitative et „noble”, avec ses principes et ses maximes, — même si ses formules soient scholastiques! C'est dans ce sens Aristotélien que SCHLÖZER élabore un nouveau classement du matériel comme système de la statistique en renforçant la côte qualitative et verbale de la description.⁵⁹ I° Les forces fondamentales de l'Etat sont la population et les forces économiques, — les soi-disant „vires”. Ces dernières sont subdivisées en territoire, produits et monnaie en circulation, SCHLÖZER retienne chez les produits la division Aristotélienne très ancienne, selon produits minéraux, d'animaux et végétaux, qui fut également encore utilisée par LINNÉ. II° Ces forces sont — „unitae” — unies par la forme extérieure de l'Etat, — sa constitution, son forme de gouvernement —, la „Staatsverfassung” dans le sens strict. III. Le fonctionnement des deux ensembles sous I° et II° — le moyen comme ils „agunt” — est décrit par l'activité de l'administration d'Etat, — par la „Staatsverfassung” dans le sens élargi du mot. Ainsi la formule magique „vires unitae agunt” devient l'expression de ce grand ensemble organique, qui est représenté par l'Etat moderne, — c'est le point cardinal pour SCHLÖZER, de décrire de tous points de vue essentiels cette entité et même de trouver l'ordre Süssmilchienne d'elle, — soit anthropologique, juridique, — c'est-à-dire de droit naturel — ou financier.⁶⁰ L'idée de joindre la description des faits avec une analyse méthodique basée sur la technique statistique et de trouver par ce moyen les régularités ou un „ordre” quelconque est déjà une sorte d'anticipation de la statistique moderne, qui dépasse même l'arithmétique politique et laisse prévoir l'ère de QUETELET!

Mais au lieu de l'interpréter par la théorie macro-sociale, une sorte de théorie macro-sociologique quantifiée comme ce fut plus tard le cas de la „Physique sociale” Queteletienne, SCHLÖZER cherche la solution de l'interprétation théorique de cette discipline nouvelle sur le plan de la théorie politique, sur celle de la science d'Etat, de l'Etat mi-éclairé-mi absolutiste, au lieu de la théorie d'une société capitaliste avec son Etat „garde de nuit.” Pour SCHLÖZER les deux colonnes, qui soutiennent la théorie politique scientifiquement, sont l'étude de l'histoire et celle de la statistique, fournissant les expériences du passé et en dégageant ce qui „est” — le „Sein” — pour pouvoir trouver les principes de ce qui „doit être” — le „Sollen”. Comme MARX l'a déjà remarqué, cette sorte d'anticipation d'une société bourgeoise antique chez les penseurs du XVIIIe et même chez ceux du début du XIXe siècle — à partir de ROUSSEAU jusqu'à ADAM SMITH et RICARDO — est une illusion typique, qui sert à justifier le commencement d'une ère nouvelle, et on la retrouve chez SCHLÖZER également.⁶¹

SCHLÖZER reste ainsi dans la ligne de la tradition de la science d'Etat allemande, comme elle fut représentée en 1760 par le traité de politique théorique de BIELFELD et par celui d'ACHENWALL en 1761.⁶² Il souligne encore plus cette appartenance de sa pensée à cette ligne Aristotélienne en insérant

⁵⁹ Ibid., pp. 59 et pass.

⁶⁰ Ibid., p. 85.

⁶¹ MARX, K.: Les fondements de la critique de l'économie politique, Oeuvres Complètes de Marx et d'Engels, T. 46/I, Budapest, 1972, pp. 11 et pass. (Edition hongroise).

² SCHLÖZER, op. cit. sous (25), pp. 123 et pass.

sa „Théorie de statistique” comme la deuxième partie dans son système de la science politique, qu’il désigne avec le terme „Staatsgelehrtheit” étant un synonyme du terme „Staatsklugheit” utilisé par ACHENWALL.

Ce recul de SCHLÖZER devant la tâche difficile de créer une vraie théorie et une vraie méthodologie de la statistique ne signifie seulement une occasion manquée, mais il a eu en même temps des conséquences graves à cause des questions restées insolubles en ce qui concerne l’existence et la possibilité de développement futur de l’école de Goettingue. Ces repercussions ont culminés dans la forme de la grande „discussion sur la méthode” au sein de la statistique allemande. C’est à ce problème qu’il nous faut encore consacrer quelques efforts pour qu’on puisse faire un tableau complet sur l’influence et des repercussions tardives, qui furent si décisives pas seulement en Allemagne, mais surtout en Europe Centrale et de l’Est.

CHAPITRE 3:
LA QUERELLE DE METHODE AU SEIN DE L'ECOLE DE GOETTINGUE,
SES CONSÉQUENCES
ET LE DEVELOPPEMENT ULTERIEUR DE L'ECOLE

Comme les efforts de SCHLÖZER n'ont pas pu produire une vraie rénovation et réformation de l'école de Goettingue, avec l'écoulement du temps les défauts et les déficiences de la méthode Aristotélicienne, — qui était le fondement de l'école —, se faisaient encore plus considérablement sentir. L'antinomie fut même renforcée par quelques autres représentants de cette école, qui ont répudié les innovations de SCHLÖZER et tentèrent à remettre en état la théorie de la statistique descriptive conformément aux idées d'ACHENWALL. De ce point de vue il nous suffit de nous référer à l'activité de deux personnages de clé de ce courant de pensée, l'un de Goettingue et l'autre de Kiel.

Le professeur AUGUST FERDINAND LÜDER fut professeur de Goettingue et dans ses divers écrits — „Initiation à la statistique”, de 1792, — „Matériaux pour l'histoire, la description d'Etats et pour la politique”, de 1800—1805, — „Industrie et richesse”, de 1800—1804 — il a plutôt représenté la théorie Achenwellienne que Schözerienne.¹ Le professeur AUGUST NIEMANN de l'Université de Kiel — très estimé plus tard par ADOLF WAGNER — dans sa „Synthèse de la statistique et de Staatenkunde”, paru en 1807, a également refusé de faire usage des rénovations de SCHLÖZER et a retourné au système plus formelle d'ACHENWALL. Il est vrai qu'il a essayé de prolonger la description d'Etat avec celle de la „nation ou société” également, mais il a déclaré impossible la réalisation de cette exigence scientifique à cause du manque des données „économiques, intellectuelles et morales” détaillées. Il a accepté comme deux formes différentes de la description d'Etats à côté du classement verbal également le classement tabellaire, mais seulement selon les critères tout à fait extérieurs et sans analyse, ou bien dans sa forme cartographique chiffrée, à peu près dans la forme dite „picturale”, réalisée par le professeur CROME à Giessen, avec un ouvrage sur les „Cartes de grandeur des Etats européens”, — paru en 1785.²

Dans la pensée de ces deux représentants de l'école de Goettingue au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles l'arithmétique politique fut ici-et-là mentionnée, comme une discipline auxiliaire de la statistique descriptive, son utilité fut reconnue dans quelques cas rares pour l'estimation quelques phénomènes causaux, — mais généralement elle fut classé comme peu scientifique avec sa

¹ JOHN, op. cit., pp. 133 et pass.

² Ibid., pp. 114 et pass.

base trop incertaine, ses chiffres obscurs, pour la connaissance d'État. Les positions pareilles ont préparé le climat pour la grande „querelle de la méthode”, la durée de laquelle est donnée par JOHN entre les années 1806—11,³ mais nous croyons que l'activité successive de LÜDER est une partie intégrale de cette querelle et on peut ainsi prolonger la date ultime jusqu'à 1817, ou même plus tard, si l'on envisage ses répercussions sur le développement futur de la statistique descriptive allemande. La querelle commence avec les attaques dans la forme des articles non signés des représentants du courant d'ACHENWALL dans les publications universitaires. Elles visent en premier lieu l'arithmétique politique comme le vrai rival et on passe sous silence en ce qui concerne le caractère scientifique de la méthode tabellaire, Bûschingienne ou celle de CROME.

Selon ces manifestations, le fait que la statistique devint un „artefacte écervelé” est la „faute des arithméticiens politiques, qui colportent „la folie” qu'en connaissant le nombre de la superficie, de la population, des revenus et de la bétailie d'un Etat, on connaît son pouvoir également — Göttingischer Gelehrter Anzeiger, 1806, p. 84. Un autre article typique prétend que la noble science de la statistique fut „abaissée par les arithméticiens politiques en une sorte de squelette ou cadavre, privée de toute vie et tout d'esprit”, — *ibid.*, 1807, p. 131. — Dans un autre journal universitaire on trouve le passage que les efforts des soi-disants „statisticiens et politiciens communs” ont discrédité la statistique par l'utilisation des chiffres et des calculs matériels, au lieu de se concentrer sur le pouvoir spirituel et réel des Etats, — leur efforts sont plus que ridicules et misérables, — *Jenaer Allgemeine Literatur-Zeitung*, 1811, p. 130.⁴

Contre cette déclaration de guerre et des attaques de la statistique „plus haute” et „noble” des Aristotéliens, les statisticiens tabellaires étaient les seuls, qui ont répondu, — en manifestant leur mépris des prétentions de la soi-disante statistique „plus haute”; ils sont des porteparoles des „aristocrates”, qui empêchent que n'importe quel chiffre important devienne public pour qu'ils puissent maintenir leur règne absolutiste. — *Neue Leipziger Literatur Zeitung*, 1810, p. 141. — et *Germania*, 1810, p. 152. Les Tabellenstatistiker ont reçu un renforcement imprévu du camp de la statistique „noble” dans le personnage de LÜDER, qui animé par une honnêteté scientifique, laissait imprimer en 1812 toutes ses doutes et tout son déchirement. Son „Critique de la statistique et de la Politique” publiée dans l'année mentionnée, dépeint les grands changements historiques, par conséquence desquels, „la statistique noble” avec son alliée, la théorie politique, est devenue complètement désuète: il s'agit de la révolution scientifique des Lumières, la Grande Révolution Française sur le plan politique et la révolution industrielle sur le plan économique, — et comme point de culmination, la défaite de la Prusse en 1806, révélant la faiblesse de l'Allemagne, malgré les assurances de son puissance par la „statistique noble”. Cette statistique noble — à l'avis de LÜDER — a ridiculisé pas seulement la philosophie et la raison, mais elle a

³ *Ibid.*, p. 128, — et WESTERGAARD, *op. cit.*, 14, — ou ce dernier auteur prolonge cette période jusqu'à 1850 et il ne la considère close qu'avec la parution de l'ouvrage de KNIES.

⁴ JOHN, *op. cit.*, pp. 129 et pass.

empêché la réalisation de son but déclaré, le répandement du bien-être économique et culturelle et celui des idées humanitaires.⁵

Une critique aussi forte que celle de LÜDER ne c'est jamais présentée si ouvertement et si violemment, — par conséquence son effet fut dévastateur au point de vue de l'autorité et l'estime de l'école de Goettingue. Mais LÜDER voulait aller jusqu'au bout dans la recherche de la vérité scientifique et il a redoublé son attaque avec une autre publication, la fameuse „Histoire critique de la statistique”, parue en 1817. Ce livre est une continuation de la ligne de pensée de son ouvrage antérieur en y ammassant des arguments additionnels et en poursuivant ses conclusions à l'outrance concernant le futur de ce courant. La statistique prétendument „noble”, selon LÜDER, n'a pas pu faire autre chose que de fournir une „anatomie” — sans vie réelle — du cadavre de l'Etat avec une description entièrement superficielle des critères externes, en recountant l'un phénomène après l'autre sans vraie connection cohérente. En arrêtant par principe uniquement les faits et en ne cherchant pas leur causes et leurs effets, il ne restait autre chose pour cette sorte de statistique que de se perdre dans les spéculations déductives, vagues, qui perdaient également les faits eux-mêmes de vue et les leçons de l'expérience, sur laquelle elle voulait se baser. La soi-disante statistique „commune” ou „basse”, par contre, a eu le mérite d'utiliser réellement les faits, l'observation et l'expérience et d'arriver — inductivement — à la découverte des lois, comme p.e. les lois de la mortalité humaine. Les Aristotéliens en vérité ne portaient pas que de leurs lectures amassées — „Massenlesen” — et ont abouti dans un tout-savoir prétendu — „Alleswissen” —, qui ne servait à rien: leurs „vérités générales” et leurs „idées abstraites” ne furent pas de tout scientifiques. Ce courant — selon les constatations finales de LÜDER — est effondré et n'a plus justification d'exister.⁶

La violence des propos de LÜDER est impressionnante encore aujourd'hui, mais elle l'était encore plus dans son époque, — sa réfutation était presque exclue, comme ils venaient du camp de l'école de Goettingue d'elle-même. Il ne s'agissait plus des difficultés de démarrage de ce courant, comme dans le temps du commencement de la carrière d'ACHENWALL dans les années 1748 et 1749, quand il fallait établir cette discipline comme une étude universitaire et définir ses problèmes théoriques au point de vue de la théorie de la connaissance scientifique. Les faiblesses d'autrefois — excusables au temps d'un „take-off” scientifique — sont devenues après un demi-siècle d'existence des vices mortelles et inexcusables aux yeux des contemporains.⁷ NIEMANN dans son traité mentionné voulait appuyer la cause de la statistique descriptive avec des avis de YOUNG, ADAM SMITH et SIMONDE DE SISMONDI, mais les citations démontrent que ces auteurs ont insisté également sur la nécessité des données fiables et plus détaillées. Leurs avis démontrent ainsi la tendance présente dans le courant de pensée des économistes les plus renommés, qui millite en faveur de l'arithmétique politique ou la statistique plutôt moderne.

Comme déjà JOHN a attiré l'attention, l'Aristotélianisme démode a provoqué des débats similaires en Italie sans apercevoir cette coïncidence aux

⁵ Ibid., pp. 134 et pass.

⁶ Ibid., p. 135.

⁷ Ibid., p. 134, — ou l'auteur évalue ce défaut comme omniprésent à partir du commencement jusqu'à la fin de l'école de Goettingue.

milieux de l'école de Goettingue. L'économiste italien renommé, MELCHIORE GIOJA, pour mieux soutenir ses idées économiques déduites de l'éthique Aristotélienne, a publié un traité sur la statistique descriptive intitulé: „Del fine delle statistiche” en 1808 à Milane. Son ouvrage fut violemment attaqué par un compte-rendu par GIANDOMENICO TOMASSIA, en déclarant la statistique descriptive „une discipline illusoire, complètement sans utilité, même nocive.” La réponse de GIOJA sous le titre „Esamen della confutazione del fine della statistica”, paru en 1809, voulait renforcer la position de la statistique descriptive, mais sans succès visible. GIOJA est entré encore une fois en combat, quand l'économiste français JEAN BAPTISTE SAY a renouvelé l'attaque contre la statistique descriptive au début des années 1820 dans l'avant propos de son „Traité d'économie politique” et surtout dans le Chapitre IX de cet ouvrage, et renouvelé encore une fois en deux articles dans la „Revue encyclopédique” en 1823 et en 1827.⁸ A côté de GIOJA, l'italien ROMAGNOSI et les savants allemands MONE et MALCHUS essayèrent de se battre en arrière-garde, mais avec le passage du temps leurs positions devinrent toujours plus intenables.⁹

La défense de la statistique descriptive Aristotélienne en Allemagne s'est dégénérée dans une discussion qualitative „théorique” Aristotélienne et traditionnellement scholastique, qui n'a pu fournir des argumentations nouvelles que la répétition des thèses bien connues et démodées. MONE dans son traité sur „La théorie de la statistique”, provenant de 1824, a déployé une vraie scholastique rabbulistique et qualitative, et les ouvrages de PÖLITZ, un professeur de Leipzig — intitulé „Les sciences d'Etat dans la lumière de notre époque”, T, IV. 1824 — et de KLOTZ — sous le titre „Theoria statistica tamquam scientia” de 1821 — ont produit le même genre d'ouvrages également et furent surnommés plus tard par un historiographe de la statistique allemande, MOHL, des „notoriétés psychologiques”.

Notons que les ouvrages de GIOJA, surtout son „Filosofia statistica” de 1826, et ceux de ROMAGNOSI, plus spécialement ses „Questioni sull'ordinamento delle statistiche” de 1835, sont des traités également dans la ligne de NIEMANN, en essayant de décrire pas seulement l'Etat, mais la société également. Mais en même temps, GIOJA a excellé par des déductions fantaisistes surtout, tandis que ROMAGNOSI n'a dépassé jamais les limites du bon sens et ainsi ce dernier était plus avancé sur le chemin de la recherche des causalités que son compatriote économiste plus connu.¹⁰

Cette querelle de la méthode assez prolongée a eu des conséquences vraiment curieuses au sein de ce courant descriptif allemand lui-même, mais également quant à son influence à l'étranger. Au sein de l'école de Goettingue et dans un sens plus large dans la statistique descriptive allemande, les positions de la scholastique Aristotélienne furent gravement atteintes par elle. Malgré la survivance de quelques décades encore de cette école dans son pays natal et à l'étranger, elle perdait toujours plus du terrain contre la marche victorieuse de la statistique Queteletienne moderne, qui a incorporée les traditions de l'arithmétique politique entièrement. La statistique descriptive —

⁸ Ibid., pp. 139. et pass., — et MÉNARD, C.: Trois Formes de Résistance aux Statistiques: Say, Cournot et Walras, dans le vol. cit. sous Chapitre 2, note (1), pp. 417—430.

⁹ JOHN, op. cit., pp. 139 et pass.

¹⁰ Ibid., pp. 143 et pass.

en Allemagne et ailleurs — ne fut plus comme il était. Malgré son maintien sur les chaires universitaires, surtout aux facultés de droit et de sciences politiques, elle devait s'intéresser dans une mesure accrue aux données chiffrées et à leur source principale, à l'activité des bureaux de statistique et à quelques recueils de données, comme la correspondance de SCHLÖZER, une publication d'occasion, — ou à la revue de BÜSCHING, une vraie périodique, et encore à la longue série des publications successives de ce genre, se multipliant surtout à partir du début du XIXe siècle. Sur un seul domaine la statistique descriptive restait quand même sans compromis: elle a refusé de faire usage de la recherche des causalités, c'est-à-dire de l'héritage de l'arithmétique politique. La réception de SÜSSMILCH et son système restait sur le point mort, où SCHLÖZER l'a abandonné, et elle ne fut jamais reprise par les survivants de cette école de statistique descriptive nulle part, malgré son influence sur le formation des bureaux de statistique et surtout sur celui de Prusse sous la direction de HOFFMANN, qui excellait dans l'adoption des conceptions Süssmilchiennes.

Nous consacrons à ce problème un chapitre successif, ainsi qu'au problème de la réception des idées de la statistique descriptive allemande en Europe Centrale et de l'Est. En ce qui concerne cette dernière question, nous nous contentons de souligner, que l'impact de cette école était assez tardif et ne se faisait pas sentir que vers le tournant des XVIIIe et XIXe siècles et se prolongait assez longuement dans ces pays, — découlant des circonstances spéciales dans cette partie de l'Europe, — économiques, sociales et scientifiques — il survivait presque à la victoire complète de la statistique moderne, comme inaugurée par QUETELET.

CHAPITRE 4:

L'INFLUENCE DE L'ECOLE DE STATISTIQUE DESCRIPTIVE ALLEMANDE SUR LE DEVELOPPEMENT DES SERVICES STATISTIQUES OFFICIELS

I.

Parmi les historiographes de la statistique comme science autonome c'est WESTERGAARD, qui a rappelé récemment le curieux fait que la statistique comme science autonome a eu une double source dans la forme de deux branches de disciplines développées indépendamment au cours de l'histoire.¹ L'une d'elles était l'arithmétique politique anglaise et l'autre la statistique descriptive allemande, — développées à-peu-près à la même époque, vers les années 1660, mais présentant une évolution scientifique tout à fait différente. L'arithmétique politique fut caractérisée à partir de son stade initial par l'expression quantitative et chiffrée des faits démographiques, économiques et sociaux et a eu recours presque parallèlement au calcul des probabilités, c'est-à-dire à la méthode de mathématique inductive, particulièrement apte à appliquer au phénomènes de masse du développement capitaliste anglais, à la tête du développement européen du point de vue économique et social.

L'évolution de la statistique descriptive allemande fut beaucoup plus difficile et non sans équivoque, déterminée par les ravages de la guerre de trente ans et par ses conséquences politiques, en premier lieu par l'amorcellement de l'Allemagne en plus de 300 formations d'Etats, plutôt petits et féodaux. Pour rejoindre le développement capitaliste dans ces conditions difficiles, c'étaient surtout les souverains des ces Etats allemands qui ont essayé de conduire leurs peuples sur la voie d'un développement mi-capitaliste mi-féodale sous l'influence de l'idéologie de l'absolutisme éclairé (dont l'idéale fut „der aufgeklärte Wohlstandsstaat”). Dans ce processus, de nombreuses universités allemandes, par l'enseignement de cette nouvelle discipline, surnommée plus tard comme „statistique”, ont joué un rôle capital et intéressant.²

La tâche principale des universités allemandes, après la fin de la guerre de trente ans, fut la formation de bons fonctionnaires d'Etat pour les nouveaux Etats allemands et de saisir les caractéristiques d'Etat (les fameux „Staatsmerkwürdigkeiten”), — au commencement par une description factice qualitative ou verbale, et plus tard — après presque un siècle de développe-

¹ WESTERGAARD, H.: Contributions to the history of statistics, London, 1932, — Reprint, 1969, Chapter I, Introduction, p. 1. et suiv.

² A côté de WESTERGAARD, la meilleure historiographie de ce courant est représentée par JOHN, W.: Geschichte der Statistik, Von dem Ursprung bis auf Quetelet, Stuttgart, 1885. — Voir encore GABAGLIO, A.: Teoria generale della statistica, Milano, 1888, Seconda edizione, — et ONCKEN, A.: Geschichte der Nationalökonomie, I. Teil, Die Zeit vor Adam Smith, Leipzig, 1902.

ment — par une description plutôt quantitative ou chiffrée, — c'est-à-dire „statistique”. Mais comme même pendant cette deuxième période de son évolution la statistique descriptive allemande conservait son caractère plutôt descriptif et pratique, c'est-à-dire elle ne cherchait pas à découvrir les lois scientifiques du développement capitaliste pour réaliser ses buts pratiques, elle restait relativement indifférente à l'application du calcul des probabilités et ainsi son rôle scientifique et son influence étaient tout à fait différents à ceux de l'arithmétique politique. Malgré ces deux différences fondamentales elle a su contribuer très efficacement à la formation des services officiels de statistique et à la formation d'une discipline statistique autonome moderne, qui justifie une brève synthèse de cette pensée avec ses caractéristiques les plus importants.³

II.

Le procédé le plus simple de trouver des caractéristiques d'Etat, — ce qui composait en même temps la partie essentielle d'une description d'Etat quelconque —, était de faire une comparaison d'Etats sur le plan international. Cette comparaison permettait aussi de trouver des différences essentielles et c'est seulement dans un stade beaucoup plus tardif que les représentants de ce courant de pensée aient réalisé que pour décrire des caractéristiques et différences les plus sensibles, il faut s'approfondir dans l'examen d'un seul Etat et surtout par des informations chiffrées.

Comme une première approche, la renaissance et les débuts du capitalisme en Europe ont fournis des antécédents nécessaires dans la forme des descriptions d'Etats pour des fins commerciaux et diplomatiques, dont les plus connues furent celles de SANSOVINO (1562), BOTERO (1593), d'AVITY (1614) et celles de la maison d'édition des ELSEVIER (1614—40). C'était surtout sous l'influence de cette dernière qu'un professeur d'origine hollandaise, CONRING, à la petite université allemande de Helmstett, a introduit vers 1660 une discipline universitaire fournissant une description d'Etats sous le nom „notitia rerum publicarum”, traduit plus tard en allemand comme „Staatskunde” ou „Staatenkunde”. Les conférences de CONRING furent vite divulguées par ses disciples, surtout par OLDENBURGER (1676) et par GOEBEL (1730), à l'université de Braunschweig (Brunswick),⁴ mais également par beaucoup d'autres, le plus important parmi eux étant un professeur d'origine hongroise, SCHMEIZEL, qui introduisit la même discipline à l'Université de Jena (1723) et de Halle (1731).⁵

³ Nous avons fait une analyse complète des problèmes de ce courant dans notre monographie intitulée: Le professeur Étienne Hatvani et les origines de la discipline statistique hongroise, Budapest, 1963, Chapitre I, pp. 13 et suiv. (Texte hongrois) — Voir encore HARSIN, P.: Recueil d'Etudes, Liège, 1970, — et HECHT, J.: L'idée de dénombrement jusqu'à la Révolution, — ainsi que HOOCK, J.: D'Aristote à Adam Smith, Quelques étapes de la statistique allemande entre le XVIIe et le XIXe siècle, — toutes les deux contributions récentes dans le volume: Pour une histoire de la statistique, Tome I, édité par MAIRESSE, J., INSEE, Paris, 1977, pp. 21 et suiv. et resp. 477 et suiv.

⁴ Compare avec JOHN, op. cit.

⁵ HORVÁTH, R. A.: Un essai inédit de Kőrösy sur l'histoire scientifique concernant Martin Schmeizel, Demográfia, 1970, No 12, pp. 86. et suiv (Texte hongrois).

La méthode utilisée par CONRING fut la comparaison d'Etats, par des descriptions historiques, géographiques, ethnographiques, juridiques, commerciales, ou plus largement économiques et démographiques aussi, pour trouver les caractéristiques identiques ou des différences essentielles, qualitativement, c'est-à-dire sans chiffres et groupés autour quelques mots-clés, fournissant un système conformément à la philosophie scholastique. Ces mots-clés de CONRING partent de la spécification de la raison d'Etat et donnèrent une description quadripartite sous la forme des „causa materialis, formalis, finalis et efficiens.” Notons que certains caractéristiques d'Etat, comme la population, la richesse nationale (qui impliquait d'ailleurs les notions de la fortune nationale et du revenu national) furent des notions plutôt quantitatives, qui se prêtaient difficilement à une description qualitative et non-chiffrée. L'utilisation des termes comme „très peulé”, „ayant une population moyenne” ou „éparse”, etc., a ainsi contribué à la transition vers une description chiffrée, au lieu de termes comparatifs avec un contenu quantitatif dans un stade plus poussé de la description. Ce stade fut étroitement lié à la description d'un Etat particulier, ayant eu aussi des antécédents à l'époque de la renaissance, comme la description de la France par PASQUIER (1581). On peut admettre presque avec certitude que de ce point de vue la description d'un modèle d'un petit Etat allemand souverain, celle d'un „teutscher Fürstenstaat” par SECKENDORFF (1656) a influencé profondément la pensée et la méthode de CONRING ainsi que ses successeurs. C'est ainsi que l'utilisation des chiffres fait apparition déjà chez SCHMEIZEL et devient plutôt familière chez ACHENWALL, son disciple, professeur à l'université de Goettingue à partir de 1749, même s'il n'a jamais pu supprimer l'utilisation parallèle de la description non-chiffrée dans ses „Statistiques descriptives” des empires d'Europe.

III.

Selon SCHUMPETER,⁶ un des plus grands représentants de l'histoire scientifique, pour qu'une discipline s'établisse comme autonome, il n'est pas suffisant qu'elle possède un sujet particulier et une méthode ou des méthodes différentes à celles des autres sciences établies, — il est nécessaire, en plus, que la nouvelle discipline se reconnaisse comme telle et en déduise les conséquences les plus importantes, en premier lieu sa dénomination particulière. La „notitia rerum publicarum” ou „Staatenkunde” de CONRING a eu des difficultés formidables pour se distinguer des autres sciences établies aux universités allemandes. Les plus grandes rivales, l'histoire et la science politique (plutôt théorique) furent éliminées, car elle se concentrait sur „l'état présent” des Etats, mais la description des systèmes juridiques — à côté des branches juridiques déjà établies, comme le droit constitutionnel ou le droit des gens — a donné la naissance à d'autres branches de la jurisprudence, comme le droit administratif et financier, ou à d'autres disciplines plutôt sociales, qui sortaient déjà du cadre des sciences d'Etat, comme la géographie économique, l'économie politique, la démographie, la sociologie, l'ethnographie, — et en fin de compte, la statistique moderne elle-même. Ces difficultés de l'école

⁶ SCHUMPETER, J. A.: History of economic analysis, Edited by BOODY—SCHUMPETER, E., Third printing, New York, 1959.

descriptive allemande — comme j'ai souligné il y a quelques années⁷ — furent plus prononcées dans le stade non-chiffré quant au sujet, et plus importantes dans le stade chiffré quant à la transformation de cette „Staatenkunde”, correspondant plutôt à une sociologie d'Etat primitive en une discipline statistique véritable et moderne par sa méthode, — surtout quand son auto-identification par une dénomination heureuse fut aussi accomplie.

La naissance d'un Etat national moderne, porteur du développement capitaliste dans tous ses aspects, a fasciné des penseurs de la renaissance depuis MACHIAVEL, HOBBS et BODIN, — et même le traité de SECKENDORFF peut être considéré comme un faible reflet allemand de ce phénomène. La connaissance de l'Etat nouveau, „lo stato”, et les problèmes de ses représentants, nommés des „statista”, domine la vie de la renaissance, comme YULE a déjà souligné avec l'aide des pièces de SHAKESPEARE.⁸ Pour préciser le sujet l'adjectif du latin médiéval „statisticus” est vite répandu, — on le retrouve chez HELENO POLITANO (1672), OLDENBURGER (1675), THURMANN (1701) et SCHMEIZEL (1732), pour le voir apparaître comme substantif dans la dénomination des conférences universitaires d'ACHENWALL à Goettingue, en 1749, comme „Staatenkunde, vulgo statistica”. Cette dénomination si brève, mais si puissante — même sous sa forme germanisée et désuète „Statistik” — fut retenu définitivement par la statistique unifiée et moderne, incorporant l'arithmétique politique également, comme établie par l'activité de QUETELET à partir des années 1830.

Le stade de la statistique descriptive allemande chiffrée fut — conformément au meilleur historiographe de ce courant de pensée, JOHN, — assez explicitement initié par la nomination d'ACHENWALL à la chaire de Staatenkunde et encore plus par la parution de la première édition de son traité de statistique en 1749.⁹ Ce fut un traité de comparaison d'Etats selon six critères, — au lieu de quatre, comme chez CONRING —, la description du pays, de la population et des forces économiques, de la constitution de l'Etat, de l'administration de l'Etat, du bien-être de l'Etat et des intérêts extérieurs de l'Etat — Les plus importants Etats de l'Europe furent décrits dans leurs états présents, séparément l'un après l'autre, et leurs caractéristiques furent donnés en partie en chiffres et en partie en termes qualitatifs, — une méthode, qui fut désignée dans les milieux de cette école comme „la méthode ethnographique.” Mais la logique des chiffres s'imposa très vite au sein de l'école même, sous la forme de la statistique tabellaire, la soi-disante „Tabellenstatistik”. L'essentiel de cette innovation fut la construction des tableaux synoptiques de double entrée, ou les croisements de l'énumération des Etats et des critères des Staatsmerkwürdigkeiten correspondaient aux caractéristiques chiffrés. Cette méthode a fait sauter la soi-disante méthode ethnographique, une fois

⁷ HORVÁTH, R. A.: Relations entre la démographie historique et les sciences sociales et historiques, UIESP Congrès international de la population, Liège, 1973, Essai 7.2.

⁸ YULE, G. U.—KENDALL, M. G.: An introduction to the theory of statistics, 13th Ed., revised and reprinted, London, 1964, p. 4.

⁹ ACHENWALL, G.: Abriss der Staatswissenschaft der europäischen Reiche, Göttingue, 1749, — 2e éd.: Staatsverfassung der europäischen Reiche und Völker, ibidem, 1752, — 3e éd.: Staatsverfassung der heutigen vornehmsten europäischen Reiche und Völker im Grundrisse in zwei Teilen, ibid., 1756, — 4e éd.: avec le même titre, ibid., 1762, — 5e éd.: avec le même titre, ibid., 1767, — 6e éd.: avec le même titre, ibid., 1781, édité par SCHLÖZER, A. L.

par la comparaison directe des Etats et une autre fois en tâchant d'éliminer toutes données des tableaux, qui n'étaient pas numériques, — un procédé donnant un puissant appui à la quantification successive des notions statistiques.

IV.

L'innovation représentée par la statistique tabellaire a eu son origine dans les travaux du savant géographe danois ANCHERSEN (1741) et fut la première fois adoptée par le géographe allemande BÜSCHING en 1758 pour cultiver la géographie comparée. Tout de même, l'efficacité de cette méthode fut vite reconnue par un collègue d'ACHENWALL à Goettingue, par le professeur LUEDER, qui par la fondation en 1767 de sa fameuse revue „Magazin für Geschichte, Geographie und Statistik” a ouvert une période nouvelle non seulement dans la „Büschingsche Statistik”, mais aussi dans la „Tabellenstatistik” proprement-dite. Cette méthode fut la première fois utilisée pour des fins purement statistiques en Allemagne par GASPARI (1778) et son meilleur représentant fut le professeur CROME (1787) à l'Université de Giessen. Dans sa forme originale de géographie économique, perfectionnée par BÜSCHING, elle fut représentée à Goettingue par le professeur NIEMANN (1807). N'oublions quand-même pas que son incarnation la plus parfaite était le grand professeur SCHLÖZER, le successeur à la chaire d'ACHENWALL, après le décès de celui-ci, en 1772, jusqu'à sa mort en 1809. C'est lui, qui a déclaré décisives les innovations de BÜSCHING et de LUEDER et c'est également lui, qui a tâché de transformer l'oeuvre entière d'ACHENWALL en une statistique descriptive chiffrée, dans la sixième édition posthume de son fameux traité de 1781.¹⁰ Mais c'était plus facile à concevoir qu'à réaliser — en effet SCHLÖZER n'a réussi de publier que la partie théorique de son propre traité en 1804, — la partie descriptive des Etats exclusivement chiffrée n'a jamais pu paraître: Ainsi la pensée et les vues les plus authentiques de cette école furent représentées par la 6e édition posthume du manuel d'ACHENWALL, rédigée par SCHLÖZER avec aide de SPRENGEL, qui lui-même a sorti un manuel de statistique descriptive un décade plus tard (1793), mais plutôt selon une conception purement „éthnographique”, c'est-à-dire moins chiffrée que celle de son maître.

V.

La pensée de SCHLÖZER par contre était beaucoup plus ouverte aux innovations scientifiques de l'époque. C'était uniquement lui, qui a reconnu, dans le camp des statisticiens descriptifs, l'importance capitale du traité de SÜSSMILCH avec sa synthèse complète de l'arithmétique politique anglaise et continentale contemporaine, avec toutes ses théories et toutes ses données, produites jusqu'aux années 1760, — qui correspond à-peu-près à l'exploit de

¹⁰ Il existe même une 7e édition: avec le même titre, *ibid.*, 1790, édité également par SCHLÖZER. Le traité de Statistique de ce dernier est paru sous le titre: *Theorie der Statistik, I. Teil, Göttingen, 1804.*

GRAUNT réalisé un siècle plus tôt, SCHLÖZER a reconnu que les statistiques du mouvement de la population, rassemblées par des arithméticiens politiques, donnèrent un complément dynamique à la description de la population stable, la préoccupation unique des statisticiens descriptifs au cadre de "l'état présent" de l'Etat. Il a déjà incorporé des références dans cet esprit dans le manuel posthume d'ACHENWALL, — redécouvrant l'unité de l'approche statique et dynamique de la statistique de la population — même si plus tard que De MOIVRE (1756)¹¹ — et en même temps, il semble avoir souligné cette vérité dans ses conférences universitaires. Cette hypothèse est soutenue une fois par les reflets de sa pensée sur ses disciples, surtout hongrois, et encore plus généralement par la partie théorique de son manuel de statistique, paru en 1804. Ici il annonce son intention de donner des extraits détaillés du livre de SÜSSMILCH à l'occasion de l'exposition de la partie chiffrée des descriptions d'Etats les plus importants.

La richesse en données démographiques du traité de SÜSSMILCH est éclatante, si l'on compare avec la pauvreté des données des descriptions d'Etats concernant la population stable. A cette époque, les initiatives de VAUBAN, renforcées par la pensée des Physiocrates — il paraît — ont influencés beaucoup plus les souverains de l'absolutisme éclairé, en premier lieu JOSEPH II (avant 1780 comme régent à côté de sa mère, MARIE THERESE) et CATHERINE II, que des universitaires allemands. C'étaient ces souverains, qui ont entrepris les premiers véritables recensements, dans le sens moderne du terme, en Europe, dans les pays héréditaires des HABSBOURG à partir de 1754, en Hongrie à partir de 1784, et dans certaines parties de la Russie impériale.¹² Malgré le fait que la conception théorique — plutôt maigre — de l'école descriptive a prévu une analyse de ses sources, elle parlait assez vaguement „des papiers et des diplômés d'Etat" comme sources primordiales et des matériaux rassemblés par les „savants privés", comme sources secondaires, sans reconnaître l'importance véritable des recensements.

Ce fut seulement SCHLÖZER, qui a accompli ce pas décisif (1804) par intermédiaire de son ancien disciple hongrois SCHWARTNER, professeur à l'université de Pest, faisant amplement usage des données du recensement de JOSEPH II, entrepris entre 1784 et 87, dans son manuel de statistique de la Hongrie (1798). L'apparition des résultats d'un recensement officiel d'Etat dans une description d'un Etat particulier par un savant privé a déjà marquée le chemin du développement futur, c'est-à-dire la parution des données authentiques et suffisamment détaillées par des services administratifs d'Etat et la nécessité des méthodes d'élaboration et d'analyse par les savants privés. En même temps, il a démontré la nécessité de procéder par la statistique approfondie d'un seul Etat, avant d'arriver aux comparaisons internationales: c'était la priorité de la „statistica specialis" selon les termes de la statistique descriptive, qui devait précéder et non pas suivre la „statistica generalis". SCHWARTNER — renforcé par les vues de SCHLÖZER — ne se contentait

¹¹ Cette date se réfère à l'édition posthume de DE MOIVRE, A.: The doctrine of chances, London, 1756, — ou il a exposé ses idées sur cette question dans l'appendice, — voire HORVÁTH, R. A.: 300 years anniversary of the birth of de Moivre, Statistics (Tokyo), No. 21, 1970, Reprint.

¹² Notons que WESTERGAARD a complètement omis de son exposé le développement des recensements dans cette partie de l'Europe.

pas de ce tour-de-force scientifique au sein de l'école, mais a tiré des conséquences supplémentaires de ce changement important. Notamment, dans la 2^e édition de son manuel (1809—11), il a souligné qu'en France on avait créé un service spécialisé d'Etat sous la forme d'un Bureau de Statistique, qui a commencé à publier la „Statistique Générale et Particulière de la France et ses Colonies” par BALLOIS comme éditeur et c'est bien l'exemple, qui est à suivre selon SCHWARTNER.¹³

Avec l'institutionnalisation et la spécialisation des services officiels de statistique l'avènement d'une ère nouvelle se faisait déjà sentir, dont le représentant central fut QUETELET, et dont la base fut l'élaboration des données officielles et sûres et le renouveau de la méthode de dépouillement et d'analyse de ces données, conformément aux principes de la discipline statistique nouvelle et autonome. Cette transformation se reflétait déjà dans le sort du système théorique de SCHLÖZER. En vain tâchait-il à moderniser la conception théorique du matériel de la statistique descriptive en le divisant en trois parties, — les forces d'Etat, la constitution juridique et l'administration publique conformément à la fameuse formule: „vires—unitae—agunt” —, les deux dernières parties furent abandonnées par la statistique nouvelle, qui se concentrait presque uniquement sur les forces humaines et économiques de l'Etat. Notons que même la division tripartite des forces économiques, reprise par SCHLÖZER d'après le système de LINNÉ — comme une sorte d'innovation scientifique importante dans la forme des forces animales, végétales et minières —, fut vite rendue désuète par les résultats spectaculaires de la révolution industrielle et agraire, survenus au sein du développement capitaliste, — un aspect de la pensée de SCHLÖZER, qui a passé inaperçu dans l'historiographie de la discipline statistique jusqu'à nos jours.

VI.

Dans son évaluation finale de l'école de statistique descriptive allemande, JOHN insistait sur le caractère utilitaire et plutôt proto-scientifique de ce courant, manifesté surtout dans le refus de l'analyse scientifique des faits, en les substituant par des classifications scholastiques, et même dans une sorte d'aversion des chiffres pour pouvoir maintenir la systématisation forcée. C'est par ce refus des chiffres que l'école fut sautée dans son pays natal, par la fameuse controverse de la méthode — „Methodenstreit der Statistik” — entre 1806—11, dans laquelle c'étaient des représentants rétrogrades de l'école, qui emportaient. Ces derniers étaient pour l'élimination des descriptions chiffrées comme une sorte de statistique plutôt d'ordre inférieure — „niedere Statistik” —, qui appartient à l'arithmétique politique et à la statistique tabulaire, tandis que la description d'Etats sans chiffres est une science supérieure — „höhere Statistik”, qui peut se transformer en une théorie politique véritable. Un des meilleurs contemporains de SCHLÖZER à l'université de Goettingue, le professeur LÜDER, a tiré des conséquences logiques de cette controverse, quand il a déclaré la statistique descriptive un courant fini (1812) et

¹³ SCHWARTNER, M.: Statistik des Königreichs Ungern, Pest, 1798, — 2^e éd.; avec le même titre, Ofen, 1809—11 en 2 volumes, — 3^e éd. française: 'Statistique du royaume de Hongrie, Francfort s. M., 1813, en 3 volumes.

même, au point de vue scientifique futur, comme non existant (1817).¹⁴ Ces constatations furent confirmées et même appuyées par des nouveaux arguments scientifiques fournis par les recherches de J. B. SAY (1823, 1827, 1841), un savant de renommé mondial.

Le dénouement funeste de la controverse de la méthode n'a pas quand même empêché un noyau de l'école descriptive allemande, avec NIEMANN à la tête, après la mort de SCHLÖZER (1809) de continuer à insister sur l'utilité des descriptions d'Etats chiffrées et de garantir ainsi une survie à ce courant, même s'il est devenu de plus en plus désuét. Malgré ce caractère cette école a eu même un rayonnement pendant le 19e siècle, surtout dans les pays de la Sainte-Alliance (1815), c'est-à-dire dans la Monarchie des HABS-BOURG, dans la Russie des tzars et quelques pays de l'Europe de l'Est, où l'isolement politique, culturel et scientifique a empêché la statistique Queteletienne dans sa marche triomphale, et où, conformément aux conditions d'un développement économique et social retardé, la statistique descriptive a pu jouer un rôle progressiste en faveur de la réforme économique et sociale, — comme je l'ai documenté sur l'exemple de la Hongrie dans une de mes monographies.¹⁵

Tout de même, la réception de la statistique Queteletienne dans ces pays isolés fut ouverte et préparé par le répandement des bureaux de statistique, au commencement à l'initiative de l'ère Napoléonienne, mais aussi à l'initiative de l'administration nationaliste allemande. La création de telle sorte de bureaux, — en Mont Tonerre (1801), Prusse (1805, et récréé en 1810), Bavière (1810), Cassel (1815), Stuttgart (1817, et récréé en 1820), Württemberg (1820), Saxe (1831, en forme de Société de Statistique) — est culminée dans l'activité de l'Union Douanière Allemande — le „Deutsche Zollverein” — ordonnant à partir de 1833 des recensements pour des Etats membres tous les 3 ans. Ce processus rapide en Allemagne reflète l'influence profonde de l'école de statistique descriptive sur la formation des fonctionnaires d'Etat et sur l'intelligentsia en général, en contraste aigu avec des pays européens occidentaux.

C'était seulement dans le Bureau de Statistique de Prusse, sous la direction de HOFFMANN (à partir de 1810) qu'on a contesté l'utilité des recensements, en insistant sur la prépondérance de l'étude du mouvement de la population. Mais c'était plutôt une réaction à la controverse de méthode, combinée avec l'influence profonde de SÜSSMILCH et ses listes de population établies sous FRÉDÉRIC II.¹⁶

VII.

Les problèmes soulevés par l'utilisation de la méthode statistique proprement-dite ont entraînés, à partir des années 1830, des controverses de méthode beaucoup plus approfondies dans la statistique, — notamment en France —

¹⁴ LÜDER, A. F.: Kritik der Statistik und Politik, Göttingen, 1812, — et du même auteur: Kritische Geschichte der Statistik, *ibid.*, 1817.

¹⁵ HORVÁTH, R. A.: Le courant de statistique descriptive en Hongrie, Publications du Groupe de Recherche Démographique de l'Académie Hongroise des Sciences, No. 13, Budapest, 1966. (Texte hongrois).

¹⁶ Du même auteur: L'Ordre Divin de Süßmilch, Bicentenaire du premier tairté spécifique de démographie, Population, 1962, No. 267 et suiv.

concernant l'utilisation des statistiques médicales par le Dr. LOUIS,¹⁷ et encore plus puissamment autour de l'utilisation du calcul des probabilités par QUETELET et son école, aboutissant à la formation d'une discipline statistique moderne et autonome. Dans ce processus, la contribution de l'école de statistique descriptive allemande — malgré tous ses défauts — a joué un rôle préparatif et complémentaire non-négligeable et elle a même influencé QUETELET lui-même de beaucoup de point de vue, comme j'ai tâché de démontrer dans une autre monographie.¹⁸ Mais c'est une autre histoire, pourrait-on dire avec KIPLING, une histoire, qui appartient à un autre chapitre de l'histoire scientifique des disciplines statistiques et démographiques.

¹⁷ WESTERGAARD, op. cit., pp. 146 et suiv.

¹⁸ HORVÁTH, R. A.: Quetelet et la statistique de son époque, Acta Universitatis Szegediensis, Juridica et Politica, Tomus XXIII, Fasciculus 3, Szeged, 1976.

CHAPITRE 5:

LES SOURCES ETRANGERES DE L'ENSEIGNEMENT UNIVERSITAIRE HONGROIS DE STATISTIQUE AVEC EGARD SPECIAL SUR LA STATISTIQUE DESCRIPTIVE ALLEMANDE

I.

Aborder la question des sources étrangères de l'enseignement universitaire hongrois de statistique dans une perspective du bicentenaire (1777—1977) est une question difficile, pas seulement du point de vue de faire nettement ressortir des changements primordiaux, mais aussi de celui de la méthodologie d'exposition. Dans une perspective de si longue vue parfois même l'établissement des contacts directs pose des problèmes, n'en parlant pas des contacts indirects, se manifestant très souvent à la fin d'une chaîne Markovienne.

Tout de même, on peut „grosso modo” constater que le premier siècle de l'enseignement universitaire de statistique en Hongrie fut plutôt influencé par les contacts étrangers directs, — personnels ou par correspondance —, et que ces contacts furent assez épars en défaut d'un réseau de communication capitaliste développé et d'une technique d'imprimerie de bon marché.

Le deuxième siècle se présente déjà autrement. Les contacts personnels se raréfient et les contacts indirects s'accroissent et ils jouent plutôt par le répandement des ouvrages statistiques imprimés que par une correspondance de caractère personnel. Ce changement radical n'est pas seulement une conséquence étroite de la formation d'une discipline de statistique autonome et unifiée sous l'égide de QUETELET et de celui de la multiplication des oeuvres statistiques, soit théoriques ou pratiques, dans cette ère de „l'enthousiasme statistique”, — pour reprendre une expression de WESTERGAARD, l'historiographe de la statistique le plus réputé de notre siècle —, mais aussi de l'isolement politique inauguré par le régime politique de la Sainte-Alliance et de l'absolutisme successif.

Le premier siècle de l'enseignement universitaire de la statistique en Hongrie remonte même plus loin que la loi de l'éducation de MARIE THERESE, la fameuse „Ratio Educationis”, promulguée en 1777, — comme l'enseignement des principes et des applications des probabilités sous la forme inaugurée par le Professeur ISTVÁN HATVANI au Vieux Collège de Debrecen, à partir des années 1750, représente un véritable d'enseignement de statistique correspondant à l'Arithmétique Politique sur un niveau assez élevé. Les sources de cet enseignement remontent à des contacts personnels de HATVANI avec la deuxième génération des BERNOULLI et avec GESSNER en Suisse, avec VAN MUSSCHENBROOK en Hollande et le plus vraisemblablement avec SÜSSMILCH en Prusse et additionnellement ils ont utilisé de

deuxième main des ouvrages de tels classiques de la théorie des probabilités et de l'Arithmétique Politique que JAKUES BERNOULLI, DE MOIVRE, DEPARCIEUX, KERSSEBOOM et S'GRAVESANDE. Même en comptant l'initiation de cet enseignement à partir d'une date absolument sûre, c'est-à-dire de la parution du manuel de philosophie de HATVANI en 1757 à Debrecen, contenant dans sa troisième partie un résumé de son enseignement de caractère statistique, l'enseignement universitaire de la statistique devrait fêter sa 220e anniversaire au moins à l'époque actuelle (1977).¹

Il est vrai cependant que l'enseignement donné par HATVANI n'était ni autonome, ni systématique, car il fut incorporé dans l'enseignement de la philosophie et avec la retraite de HATVANI, en 1785, il cessait d'exister. Il ne fut repris que plus tard, sous l'influence de l'enseignement statistique inauguré à l'Université de Pest par la dite loi Thérésienne. La tentative précoce de HATVANI de transplanter l'Arithmétique Politique et la théorie des probabilités en Hongrie fut ainsi une entreprise pionnière mais plutôt personnelle, elle ne fut pas encore institutionnalisée et ainsi nous sommes d'accord avec l'idée de compter „de jure” les origines de l'enseignement de la statistique à l'Université de Pest et aux Académies de Droit en Hongrie à partir de la „Ratio Educationis”, malgré que l'essai de HATVANI représente „de facto” une initiative plus ancienne dans ce pays.

II.

Quelles étaient des causes et des raisons de l'élaboration de la loi sur l'éducation à l'époque Thérésienne, la question s'impose.

De la part de la Hongrie, les initiatives furent liées à la Chambre de la Cour Hongroise à Buda, l'institution centrale des HABSBURG en Hongrie dans leur qualité de rois et responsables pour l'administration du pays, — y compris les affaires culturelles. Les personnages actifs dans l'élaboration du projet de loi au sein de cette institution furent ÜRMÉNYI, TERSTYÁNSZKY et MAKÓ et derrière eux comme éminence grise ÁDÁM KOLLÁR² Mais on sait bien que les directives venaient de plus haut, l'esprit primordial de toutes ces réformes fut le régent, JOSEPH archiduc d'HABSBURG, fils de MARIE THERESE, le futur empereur JOSEPH II, avec ses conseillers imbus des Lumières, en premier lieu KAUNITZ, van SWIETEN et SONNENFELS.³ Le modèle dont ces conseillers se sont servi au point de vue d'un enseignement universitaire de la statistique ne pouvait pas être autre chose que l'enseignement donné dans cette discipline par les universités allemandes. L'enseignement de l'Arithmétique Politique était complètement inexistant aux universités de l'Europe Occidentale et du Nord et présentait un problème non-résolu pendant toute l'existence de ce courant de pensée statistique rival.

L'influence décisive venait ainsi de l'Allemagne, surtout par l'intermé-

¹ HORVÁTH, R.: Le professeur István Hatvani (1718—86) et les débuts de la discipline de statistique hongroise, Budapest, 1963 (monographie en hongrois avec des résumés russe et français).

² GAZDA, I.: La „Ratio Educationis” de 1777 et l'enseignement des disciplines réelles, „Magyar Nemzet” (quotidien hongrois), 1977, 21 janvier, p. 8.

³ ADAM, A.: Vom himmlischen Uhrwerk zur statistischen Fabrik, Wien, 1973, pp. 140 et passim.

diaire des caméralistes autrichiens, de qui le doyen fut aux années 1770 sans contestation SONNENFELS. Comme modèle on a choisi par les milieux viennois de réforme la forme la plus évoluée de l'enseignement universitaire en Allemagne, celle de l'École de Goettingue, sous sa forme inaugurée par le grand duo des professeurs ACHENWALL et SCHLÖZER. L'Université de Goettingue, fondée par la Maison de HANOVRE en 1735, a très vite rempli sa tâche prescrite par son fondateur GEORGES III, roi d'Angleterre et de Hanovre: de répandre sur le continent les idées capitalistes et surtout les nouvelles sciences essentiellement liées au développement du capitalisme, — notamment l'économie politique et la statistique.⁴

Les mérites d'ACHENWALL au point de vue de l'établissement d'un enseignement universitaire de statistique approprié entre 1748 et 1772, pendant son activité de professeur de Goettingue, sont plus que connus dans l'histoire de la statistique. C'était lui, qui a établi cette discipline comme discipline autonome dans le curriculum universitaire en le séparant des autres disciplines, en élaborant son système, ses sources et sa méthode rudimentaire, mais chiffrée, et c'était également lui qui l'a attachée aux sciences politiques, — à la théorie de la politique et des sciences administratives et financières.

Son successeur dans cette ligne, le professeur SCHLÖZER, entre les années 1772 et 1809, a continué les traditions de „l'École” d'ACHENWALL, mais il a aussi introduit beaucoup de nouveautés, surtout dans ses conférences universitaires de statistique. Il s'agissait notamment des éléments de l'Arithmétique politique et de démographie, conformément au système de SÜSSMILCH, — mais par contre il a conservé comme manuel fondamental de l'École — et deux fois réédité — l'ouvrage principal d'ACHENWALL comme ouvrage posthume.⁵ Le premier volume de sa „Théorie de statistique”, sorti trop tard, en 1804, n'arrivait pas même à incorporer ces nouveautés dans cette introduction théorique, elle ne fut autre chose qu'une reproduction plus moderne et plus évoluée du système d'ACHENWALL. Il n'est pas surprenant que la loi Thérésienne a prescrit „d'enseigner la statistique” dans la manière d'ACHENWALL” — c'est-à-dire conformément au modèle le plus sûr et le plus établi à la fin des années 1770 en Europe Centrale.

Le répandement européen de l'École de Goettingue est une question encore assez mal connue. En consultant la littérature statistique, l'oeuvre du grand historiographe belge, PAUL HARSIN, nous a fourni quelques indications sur ce sujet. Selon ses recherches le courant d'ACHENWALL de la statistique à l'étranger fut adopté la première fois en Autriche, où SONNENFELS a pu s'imposer à l'Université de Vienne avec ses conférences sur la statistique déjà en 1767, même si elles furent incorporées dans ses cours de caméralisme.⁶ En Allemagne — encore selon HARSIN — l'introduction de l'enseignement de la statistique aux universités les plus renommées était beaucoup plus lente, — à l'Université de Leipzig seulement en 1782, à l'Université de Mainz en 1784 également dans le cadre de l'enseignement des sciences camérales. L'établissement „de jure” en Hongrie avec la loi Thérésienne en 1777 au point de vue de la réception de l'enseignement de la statistique se situe même avant les

⁴ HORVÁTH, R.: Les questions de la théorie et de la méthode statistique dans les oeuvres de Gergely Berzeviczy, Budapest, 1972, pp. 12 et pass. (monographie en hongrois avec résumé anglais).

⁵ DU MEME AUTEUR, op. cit. sous (1), pp. 19 et pass.

⁶ HARSIN, P.: Recueil d'Etudes, Liège, 1970, pp. 387 et pass.

deux universités allemandes, mais „de facto”, c'est-à-dire au point de vue de la réalisation de cette disposition légale, il se range beaucoup plus loin d'elles, comme nous allons aborder cette question. Mais si l'on compare la réception universitaire de la statistique en Hongrie et dans les Pays-Bas, la Hongrie est dans une position plus favorable, grâce à l'initiative viennoise, — comme dans les Pays-Bas la réception du courant d'ACHENWALL ne se produisit qu'en 1819.⁷

L'introduction „de jure” en Hongrie de la statistique à la Faculté de Droit de l'Université de Pest et aux plusieurs Académies de Droit — en partie institutions d'Etat, en partie ecclésiastiques — précisait les principes selon lesquels la nouvelle discipline devait être exposée: „dans la manière d'ACHENWALL”, c'est-à-dire comme statistique comparée des Etats les plus importants de l'Europe, détaillés selon les caractéristiques d'Etat — les fameux „Staatsmerkwürdigkeiten” — et avec aide des chiffres.⁸ Les difficultés de l'introduction de la statistique comme discipline autonome dans le curriculum universitaire furent à la fois diminuées et augmentées par l'allusion à „la manière d'ACHENWALL”, — le chercheur d'aujourd'hui ne peut supprimer cette impression. C'est vrai que la première préoccupation d'ACHENWALL entre 1748 et 49 fut l'établissement de la statistique comme discipline universitaire autonome avec aide de son premier ouvrage intitulé „Initiation à la statistique” et avec son dissertation de doctorat. Mais la différenciation de la nouvelle discipline n'était pas faisable à cette époque sans équivoques et présentait encore pendant un demi-siècle ou même plus des problèmes aux enseignants universitaires.

La séparation de l'histoire universelle et de la géographie allait relativement sans problèmes, tandis que celle de la jurisprudence et des sciences politiques restait plus que problématique. Droit constitutionnel, administratif et financier commencent de plus en plus se détacher de la statistique au sein des sciences camérales. Mais les liens avec la théorie politique se resserraient encore plus, surtout quand la statistique a découvert les grandes masses de la population en dehors des cadres des constitutions féodales et quand on a réalisé qu'avec le développement capitaliste les contours de l'Etat et de la société ne se coïncident plus: la société, dans un ordre bourgeois, commençait à dépasser largement les cadres étatiques. En favorisant la description d'Etat conformément à son „état présent” dans le système Achenwallien, on mettait l'accent sur le progrès et sur la réforme sociale.⁹ Ainsi la description de la population et des forces économiques a renforcé les liens toujours existants du courant d'ACHENWALL avec la géographie économique et avec l'éthnographie.

Dans une contribution d'un congrès mondial de population, il y a quelques années, j'ai souligné que la statistique fut considérée par pas mal de savants de jurisprudence de l'époque comme un renforcement de la ligne „réaliste”

⁷ Ibidem, p. 383.

⁸ ACHENWALL, G.: Staatsverfassung der heutigen vornehmsten europäischen Reiche und Völker im Grundrisse, Göttingen, 1749, — 2e éd., ibid., 1752, — 3e éd. ibid. 1756, — 4e éd. ibid., 1762, — 5e éd., ibid., 1768, en reflétant déjà l'influence de SÜSSMILCH, — 6e éd. posthume par SCHLÖZER et SPRENGEL, ibid., 1781, — 7e éd., ibid. par les mêmes éditeurs, 1790.

⁹ HORVÁTH, op. cit sous (1), pp. 34 et pass., — et LÁNG, L.: L'histoire de la statistique, servant comme introduction à la statistique de la Hongrie, Budapest, 1913, pp. et pass. (monographie en hongrois).

dans l'enseignement universitaire contemporain. Il s'agit ici de l'effort superbe de la statistique de saisir l'essence de la transition historique du féodalisme dans le régime capitaliste sur le plan macro-social et macro-économique, — si l'on veut: „macro-sociologique”.¹⁰ Les difficultés d'un tel effort d'autrefois sont à peine à saisir et à imaginer après 200 ans, dans notre ère, mais peut-être un exemple nous en fournit la compréhension. Selon les vues de l'Ecole de Goettingue, parmi les sources de la statistique les diplômes et les papiers d'Etat furent les plus fiables et les plus authentiques, surpassant de loin les données retrouvables dans les papiers privés ou les données rassemblées par des particuliers. A cause de cela la discipline statistique allemande était étroitement liée à la discipline de diplomatique, — comme déjà HARSIN a souligné.¹¹ Notons, que le premier professeur de qualité à l'Université de Pest, MÁRTON SCHWARTNER, était effectivement un professeur de la chaire diplomatique et c'est ainsi qu'il est parvenu d'utiliser les données du recensement de JOSEPH II provenant des années entre 1784 et 87 et c'est ainsi qu'il pouvait surpasser avec son ouvrage toute description rivale de la Hongrie de son époque.¹²

C'est un fait connu qu'un des défauts les plus essentiels de l'Ecole de Goettingue fut l'extrême économie dans l'utilisation des chiffres, — qui était en soi une restriction par „force majeure” —, en décrivant d'une dizaine ou d'une vingtaine d'Etats (8 par ACHENWALL et 16 par SCHLÖZER et SPENER). Cette circonstance empêchait l'élaboration d'une méthodologie trop „chiffrée” ou proprement „statistique” dans l'activité scientifique d'ACHENWALL.

SCHLÖZER était plus sensible envers des problèmes méthodologiques pareils, mais l'exposition détaillée de tels problèmes fut réservée chez lui pour le deuxième volume de sa „Théorie de statistique”, — la parution de laquelle fut empêchée par sa mort, survenue en 1809. De ses idées, comme délinéées dans son premier volume, on voit clairement qu'il était conscient de la nécessité de créer une telle méthodologie et qu'il en voyait clairement les problèmes de base et surtout que l'extension des données nationales et leur dépouillement et organisation par une administration d'Etat spécialisée s'imposa. Cette exigence emportait chez lui sur les néfastes comparaisons statistiques mondiales sous la forme d'une „Weltstatistik” promulguée par GATTERER en 1773, un autre professeur de grande renommée de Goettingue.¹³ L'impossibilité de telles comparaisons chiffrées fut nettement démontrée déjà en 1792 par un troisième grande personnalité de Goettingue, par le professeur LÜDER, c'est-à-dire même avant la parution de l'ouvrage de SCHLÖZER. Il fut très rare à la fin de ce siècle et ainsi digne à noter, si les représentants académiques de la statistique étaient déjà d'avis que les constatations statistiques dignes à ce nom doivent être basées sur des chiffres et sur l'analyse des chiffres, —

¹⁰ DU MEME AUTEUR: Relations entre la démographie historique et les sciences sociales et historiques, Rapport de l'organisateur, Congrès International de la Population, Liège, 1973, — Liège, 1974, vol. 3, pp. 59 et pass.

¹¹ HARSIN, op. cit sous (6), p. 369, — où il se réfère sur l'histoire de la diplomatie, incorporant la diplomatique également.

¹² HORVÁTH, R. A.: Deux statisticiens fameux de Sopron Márton Schwartner et Gusztáv Thirring, Statisztikai Szemle, 1972, No. 10, pp. 1056 et pass. (en hongrois avec des résumés russe et anglais).

¹³ GATTERER, J. C.: Ideal einer allgemeinen Weltstatistik, Göttingen, 1773, — et LÜDER, A. F.: Einleitung in die Staats-Kunde, Leipzig, 1792.

comme dans l'ouvrage du professeur autrichien de Prague JOSEF MADER, provenant de 1793. Un tel procédé nécessitait une méthodologie véritablement „statistique” avec des opérations et de calcul, qui font ressortir des grandes tendances des phénomènes de masse authentiquement et fidèlement.¹⁴

III.

Dans cette ambiance scientifique européenne le développement de l'enseignement statistique universitaire en Hongrie nous montre trois grandes périodes nettement séparables l'une de l'autre par leur position à SCHWARTNER. La première période peut être nommée celle d'avant l'activité de SCHWARTNER, la deuxième est marquée par l'activité de ce fameux professeur et savant, et la troisième est formée par la période successive, caractérisée par l'activité de ses épigones.¹⁵

1. Tout d'abord, c'est la première période, celle d'avant SCHWARTNER, qui est surchargée avec des difficultés insurmontables d'une période de commencement. Ces difficultés furent aggravées surtout par la circonstance que les professeurs désignés d'enseigner la statistique à l'Université de Pest, si pas directement, au moins indirectement, — c'est-à-dire par intermédiaire de l'Université de Vienne — auraient dû avoir des modèles comment exécuter cette tâche. Or, les contacts personnels faisaient défaut — malgré les provisions légales dans la loi Thérésienne — avec l'Université de Vienne et mêmes des ouvrages de statistique représentant le courant de Goettingue n'étaient pas disponibles dans le pays, sauf l'unique manuel d'ACHENWALL et celui de SONNENFELS.¹⁶ Une difficulté additionnelle fut représentée par la barrière de langue, comme les deux ouvrages mentionnés furent rédigés en allemand, tandis que la plupart des professeurs hongrois utilisait comme langue de culture le latin et ne parlait que très mal l'allemand. Ainsi les premiers représentants de l'enseignement de statistique à l'Université de Pest avaient dû refaire tous les efforts théoriques surmontés déjà par ACHENWALL pour séparer la statistique de la jurisprudence et de trouver son sujet autonome.¹⁷

Leur isolation scientifique au point de vue de l'introduction de la statistique semble être documentée par le fait qu'il n'y a aucune trace directe ou indirecte d'un contact avec le premier professeur autrichien à la chaire autonome de statistique à Vienne, avec SCHMIDT, — qui fonctionnait à partir de 1785 —, et non moins avec son successeur, le professeur LICHTENSTERN, — qui a dirigé la même chaire jusqu'à 1820. Ce dernier a eu une production littéraire prodigieuse en sortant plus de 60 volume de caractère statistique.¹⁸

¹⁴ ADAM, op. cit. sous (3), p. 148, — avec référence sur l'ouvrage de MADER, J.: *Über Begriffe und Lehrart der Statistik*, Prag, 1793.

¹⁵ HORVÁTH, R. A.: *Le développement du courant de statistique descriptive en Hongrie*, Publications du Groupe de Recherche Démographique de l'Académie Hongroise des Sciences et de l'Office Central de Statistique, No. 13, Budapest, 1966 (monographie en hongrois).

¹⁶ DU MEME AUTEUR: *Tessedik als Sozialwissenschaftler*, *Acta Universitatis Szegediensis, Sectio Politica et Juridica*, Tom. XVI, Fasc. 6, p. 8, — avec référence sur SONNENFELS, J.: *Grundsätze der Polizey-, Handlungs- und Finanzwissenschaft*, Wien, 1770, 2e éd., vol. 3. (en allemand).

¹⁷ DU MEME AUTEUR, *ibid.*, p. 86.

¹⁸ ADAM, op. cit. sous (3), pp. 140 et pass.

La désorientation des premiers enseignants de l'Université de Pest fut déjà démontrée dans une de mes monographies concernant le répandement de l'École de Goettingue en Hongrie avec référence sur les ouvrages des professeurs historiens ou de jurisprudence comme PRAY, MICHEL HORVÁTH et MILLER entre 1788 et 1795. J'ai cité également l'opinion de SCHWARTNER à cette occasion, qui — dans un examen critique de l'enseignement de statistique en Hongrie — était d'avis que le commencement d'un véritable enseignement universitaire de statistique n'a commencé plus tôt que dans l'année académique 1792 et 93.¹⁹ Notons également, que le premier manuel de statistique dans le vrai sens d'ACHENWALL en Hongrie ne fut sorti qu'en 1795 par un professeur de lycée, nommé LÁSZLÓ NÉMETH, rédigé en bon hongrois et contribuant ainsi à la création d'une langue scientifique sur ce domaine NÉMETH n'a pas réussi de finir son travail d'une statistique comparée des Etats les plus importants d'Europe, car son deuxième volume n'a pas pu paraître, — malheureusement.²⁰ En plus son oeuvre très réussie fut très vite dépassée par la parution de l'ouvrage de SCHWARTNER en 1798. Ce dernier servait incontestablement comme modèle dans les deux décennies à venir et ainsi, une analyse systématique de cet ouvrage s'impose maintenant de tout point de vue, — statistique, universitaire et culturel —, pour qu'on puisse expliquer son grand succès et ses qualités, qui ont impressionné les contemporains et le font même les chercheurs de notre époque.²¹

2. La statistique dans la manière d'ACHENWALL — comme il ressort de notre analyse antérieure — fut essentiellement une statistique comparée des Etats les plus importants de l'Europe, — une idée, qui trouvait sa prolongation dans la notion d'une statistique mondiale — une „Weltstatistik” — selon la conception de GATTERER. Mais à côté de ce courant de pensée au sein de l'École de Goettingue on trouve également un raisonnement dans le sens opposé, c'est-à-dire un autre professeur de Goettingue, LÜDER a développé l'idée de la „statistique spéciale” contre la „statistique générale”.

LÜDER a argumenté dans un de ses ouvrages statistiques cités (1798) que l'obstacle le plus puissant de passer de la statistique comparée des Etats vers une statistique mondiale se trouve dans le sous-développement des statistiques nationales, en défaut desquelles on n'a aucune base de comparaison sur le plan international. Malgré le fait que dans la littérature de la statistique descriptive plus ancienne le nombre des descriptions d'un seul Etat était nombreux, LÜDER se contentait avec cette constatation et n'essayait jamais de la réaliser avec les méthodes de la description statistique plus moderne, à la manière d'ACHENWALL. Cette question était encore ouverte vers la fin du XVIIIe siècle, c'est-à-dire à l'époque de SCHWARTNER. C'est ainsi que ce fut lui, qui a attaqué ce problème comme le premier, — pas seulement sur le

¹⁹ HORVÁTH, R. A.: La première apparition du terme „statistique” et les débuts de la discipline de statistique en Hongrie, *Magyar Statisztikai Szemle*, 1946, No. 10—12, pp. 138. et pass., — et DU MEME AUTEUR, op. cit. sous (15), pp. 43 et pass. (tous les deux en hongrois).

²⁰ DU MEME AUTEUR, op. cit. sous (12) et (15), — ainsi que: La quantification et les débuts de la science statistique et sociologique, *Population*, 1978, No. 1, pp. 85 et pass., — avec référence sur l'ouvrage de NÉMETH, L.: Courte description des Etats les plus notoires d'Europe, 1ère partie, Sopron, 1795 (le dernier en hongrois).

²¹ SCHWARTNER, M.: *Statistik des Königreichs Ungarn. Ein Versuch*, Ofen (Buda), 1798, — 2e éd. en 2 vol. avec le même titre, Pest, 1809—11.

plan de la statistique hongroise, mais aussi sur le plan scientifique européen, international.²²

L'essai de SCHWARTNER fut amplement soutenu et facilité par la disponibilité des chiffres du premier recensement moderne en Hongrie, — celui du recensement — dit militaire — de JOSEPH II en 1784—87. Ce recensement a permis d'accomplir cette tâche sur un niveau plus haut que celui atteint par les statistiques Achenwalliennes de l'époque, surtout en ce qui concerne la statistique détaillée de la population. Ce recensement fut confié aux autorités militaires pour empêcher la noblesse hongroise de se soustraire d'être comptée, en réclamant leur privilèges féodaux. Ce „tour de force” permettait de relever une statistique complète et impeccable de la population stable pour le pays entier. SCHWARTNER faisait également des grands efforts de fournir une statistique économique si complète que possible sur ce terrain encore plus difficile et mal documenté, inspiré par le Smithianisme. Ce courant commençait justement de répandre dans le pays et ainsi le livre de SCHWARTNER a eu une influence profonde sur l'enseignement de l'économie politique classique en Hongrie.

Son impact est plus qu'amplement documenté par l'activité de MIHÁLY HORVÁTH à l'Université de Pest et celle de ERCSEY dans le Vieux Collège de Debrecen.²³ La description des institutions d'Etat chez SCHWARTNER soit constitutionnelles ou administratives fait l'honneur à lui comme professeur de jurisprudence, et la statistique de la vie culturelle et religieuse est aussi autant chiffrée que possible et témoigne sa grande érudition. Son exploit de la création d'une „statistique spéciale” fut un succès éclatant et son motto nous révèle que cette création était tout à fait consciente: „Proles sine matrem creabam!” L'estime nationale et internationale de cette création scientifique fut si grande que l'Ecole de Goettingue et son plus grand représentant vivant, SCHLÖZER, ne pouvaient pas se soustraire de son influence.²⁴ C'est ainsi que SCHLÖZER envisageait dans le deuxième volume de sa „Théorie de statistique” de donner une statistique de l'Allemagne enrichie par des chiffres de SÜSSMILCH et qu'il voulait baser la méthodologie de cette statistique „spéciale” chiffrée sur les méthodes développées au sein du nouveau „Bureau de Statistique” en France et dans les administrations d'Etat semblables dans les autres pays à la tête du développement statistique.

On peut même supposer que l'activité de SCHWARTNER a eu une influence en Russie sur le développement d'une statistique spéciale par l'intermédiaire de SCHLÖZER fils, actif sur place et par le professeur allemand STORCH, statisticien et économiste, — mentionnés également dans l'essai de HARSIN.²⁵ On sait bien, que les liens de l'Ecole de Goettingue avec la Russie remontent jusqu'au temps d'ACHENWALL. C'est surtout par les étudiants rus-

²² HORVÁTH, op. cit. sous (12), p. 1060, — avec référence sur l'ouvrage de GABAGLIO, A.: *Teoria generale della Statistica*, Vol. secondo, Parte Filosofica, 2e éd., Milano, 1888, — et MÁRKY, H. Márton Schwartner et l'état de la statistique au tournant des XVIIIe et XIXe siècles, Budapest, 1905 (monographie en hongrois).

²³ DU MEME AUTEUR, op. cit. sous (19), p. 136.

²⁴ DU MEME AUTEUR, op. cit. sous (20), p.

²⁵ HARSIN, op. cit. sous (6), p. 387.

ses que la traduction du manuel d'ACHENWALL fut accomplie déjà autour des années 1780 sur l'insistance de SCHLÖZER père.²⁶

Il faut souligner que dans les pays de l'Europe occidentale, où l'impact de l'Arithmétique Politique fut beaucoup plus grand qu'en Europe Centrale, l'utilisation plus intensive des chiffres a plutôt introduite la description statistique d'un seul Etat, — surtout en France et en Angleterre. En France, influencé aussi bien par les grandes traditions de l'administration centrale de la monarchie que par l'Arithmétique Politique, un genre mixte de description statistique s'est produit avec des oeuvres de MONTYON, DE LA MICHODIÈRE et de MESSANCE dans les années 1778 et 88, tandis que en Angleterre ce fut l'auteur écossais SINCLAIR, qui a sorti en 1790 une grande description statistique de son patrie, l'Ecosse.²⁷

On peut établir sans ambiguïté que ces ouvrages de l'Europe Occidentale mentionnés ne furent pas connus par SCHWARTNER, quand il a rédigé sa „Statistique du Royaume de Hongrie” c'est-à-dire en 1796. A cette année l'ouvrage était déjà prêt et c'était seulement la censure, qui a retardé sa parution. Dans la deuxième édition de 1809 et 11 SCHWARTNER a attiré l'attention de son public sur l'activité du premier „Bureau de statistique” sous le régime Napoléonien, mais on le sait de la biographie de SCHWARTNER, qu'il a visité au début des années 1800 son maître et ami SCHLÖZER à Göttingue et c'est lui qui a influencé ce dernier dans la reconnaissance de l'importance des services officiels de statistique et dans l'appréciation de la description statistique d'un seul pays.

En revanche il a reçu des impulsions pour l'estime de l'Arithmétique Politique et des questions théoriques de la population selon la conception de MALTHUS. SCHWARTNER a élaboré dans cette deuxième édition de son manuel également les chiffres du recensement de FRANÇOIS I de 1804 et 1805 malgré le fait que ce dernier relevé n'a pas pu incorporer les données de la noblesse. Cette dernière savait à ce temps-là faire prévaloir ses privilèges. SCHWARTNER a rédigé toutes les deux éditions de sa statistique spéciale consciemment en allemand pour pouvoir établir des contacts directs avec l'Ecole de Goettingue et pour mieux situer son exploit scientifique dans le courant de la statistique d'Europe Centrale. Ce choix lui a coûté beaucoup de critique de la part des représentants de la culture et de la statistique nationale hongroise, car c'est à ce temps-là que le renouveau linguistique et culturel sous l'influence des Lumières commençait de produire ses premiers résultats sérieux.

Une statistique spéciale si détaillée et si élaborée au point de vue méthodologique que les deux éditions de SCHWARTNER, a profondément influencé l'Ecole de Goettingue dans les années à venir. Cela se voit en ce qui concerne le manuel théorique de SCHLÖZER de 1804, dans lequel — au moins potentiellement — la même pensée fut déployée. Un peu plus tôt, chez le professeur BLOTZ à Leipzig en 1803, ou chez le professeur ZIZIUS à Vienne

²⁶ HORVÁTH, R. A.: Linné et Schlözer. quelques nouveaux aspects servant à l'évaluation critique de la statistique descriptive allemande, *Statistikai Szemle*, 1978, No. 10, pp. 1018 et pass. (en hongrois avec résumés russe et anglais).

²⁷ HORVÁTH, op. cit sous (19), pp. 136 et pass., — et DU MEME AUTEUR: Le développement de la statistique en France et ses leçons pour la Hongrie, *Acta Univers. Szegediens., Jur. et Pol., Tom. XIV, Fasc. 4, Szeged, 1967, pp. 17 et pass.* En hongrois avec résumés français anglais et russe.)

²⁸ DU MEME AUTEUR, op. cit. sous (12)

en 1800, on retrouve également ses idées.²⁹ La nécessité de la séparation de la statistique générale et spéciale se retrouve nettement chez SCHLÖZER et chez LÜDER dans ses deux ouvrages parus en 1812 et 1817 et a produit aussi des effets négatifs. Notamment, le défaut de données statistiques sûres et fiables et les difficultés de compilation et de comparaison furent au point de vue de la statistique comparée tellement insurmontables que les chercheurs solitaires et des professeurs sans aides institutionnelles ont abhorré de se livrer aux travaux pareils. C'est ainsi que la grande „querelle de la méthode” au sein de la statistique allemande et surtout de celui de l'École de Goettingue a éclaté à partir des années 1807 en reculant devant les exigences accrues de la statistique spéciale chiffrée.

Comme résultat, la répudiation des méthodes chiffrées et mathématiques dans une science politique „noble” et une volonté de retour aux descriptions philosophiques verbales de l'Aristotélisme surgit de cette marche en arrière. La statistique „basse”, c'est-à-dire chiffrée, fut considérée par les représentants les plus extrêmes de cette réaction comme une „technologie”, qui n'a rien de commun avec la science et qui ne mérite pas de figurer dans la curriculum universitaire. La date ultime de cette querelle est donnée très différemment dans la historiographie de la statistique, parfois avec 1811 ou 1817, souvent avec des années autour 1830 et même avec la parution de l'ouvrage de KNIES en 1850. Sans entrer dans cette question de détail, on peut dire que la parution de la statistique Qeteletienne à partir des années 1830 marque sûrement un dépassement fondamental du problème méthodologique de l'École de Goettingue et que le livre de KNIES signale plutôt que contribue à la victoire définitive de la statistique moderne. Mais on aurait tort à croire que dans les pays de l'Europe Centrale et de l'Est la réception de la statistique de QUETELET fut vite et sans équivoque sous le règne de la Saint-Alliance, coupée du développement culturel et scientifique de l'Europe Occidentale. Au contraire, elle faisait son entrée très difficilement dans ces pays et la prolongation et la survie de l'École de Goettingue fut assez solide encore pour permettre aux épigons de SCHWARTNER en Hongrie de continuer de travailler dans le même genre de statistique, malgré que les conditions se détérioraient considérablement, surtout par le manque des recensements officiels.

3. Notons que l'estime de la statistique spéciale de Hongrie de SCHWARTNER fut la moins appréciée à la Faculté de Droit de l'Université de Pest, où son auteur fut le professeur de la chaire diplomatique. En vain SCHWARTNER a essayé plusieurs fois d'obtenir la chaire de la statistique autonome à la Faculté, ses tentatives furent contrecarrées par les représentants scholastiques et simplistes de la statistique descriptive à la manière d'ACHENWALL.

C'est vrai, on a viré très vite vers une statistique spéciale de la Hongrie, qui correspondait admirablement au renouveau national. Malgré que les manuels de statistique académique furent rédigés dans la majorité en latin, conformément aux traditions juridiques du pays, la „connaissance de la patrie” devint une cause nationale. A partir des années 1800 durant plusieurs décennies le manuel de statistique de l'Université de Pest fut une compilation minable du manuel de SCHWARTNER, rédigé par le professeur de la statistique à cette époque, MIHÁLY HORVÁTH. En vain essayait la réforme d'enseignement élaborée par le comte CZIRÁKY en 1827 de le remplacer par

²⁹ HARSIN, op. cit sous (6), pp. 388 et pass.

l'ouvrage original de SCHWARTNER, l'opposition de la Faculté l'emportait.³⁰ Même plus tard, on trouve des professeurs, qui sont retournés à la conception purement Achenwallienne d'une statistique générale, c'est-à-dire d'une statistique comparée des Etats Européens les plus importants. Un représentant de ce retour aux sources fut le professeur WINKLER à la fin des années 1840 sur un niveau absolument bas.³¹ La compilation faite par ERCSEY vers 1814 au Vieux Collège de Debrecen était beaucoup plus lucide que celle de HORVÁTH, et ici-et-là on trouve des initiatives de compléter les manuels académiques par des chiffres récents ou plus détaillés, comme dans le manuel de statistique du professeur FABER à l'Académie de Droit de Presbourg entre 1832 et 33. Ce dernier a incorporé les données de l'avocat LAJOS NAGY, provenant d'une compilation administrative des années 1828 et 29.

Au point de vue des efforts vers une méthodologie statistique dans le vrai sens du mot, on trouve dans cette troisième période également quelques initiatives dignes à noter. FABER fut sur ce domaine un des premiers entre 1814 et 21 et cette ligne de développement fut encore une fois reprise par le professeur JURJEVICH à l'Académie de Droit de Zagreb en 1825 et par le professeur KOLBAY de l'Académie de Droit de Kassa en 1830. Ces enseignants académiques préférèrent la statistique générale à la manière d'ACHENWALL, comme elle fut prescrite dans la loi Thérésienne, mais en même temps ils s'efforcèrent de résumer les progrès réalisés dans la statistique de type de Goettingue en Autriche et en Allemagne. Les auteurs étrangers les plus souvent cités furent surtout ZIZIUS, SCHNABEL, SPRINGER, BUTTE, NIEMANN, MALCHUS, STEIN, GALETTI et BIESINGER,³² — mais ici et là on retrouve les noms de PEUCHET, SINCLAIR et MAYFAIR aussi, c'est-à-dire ceux des représentants de la statistique descriptive en Europe Occidentale. Ces derniers étaient toujours très proche à l'utilisation des tableaux statistiques conformément au courant „tabellaire” représenté à Goettingue par BÜSCHING.

Tous ces ouvrages hongrois mentionnés restent en-dessous du niveau réalisé par SCHWARTNER, et en plus, ils furent rédigés uniquement en latin, excluant toute possibilité des contacts européens quant à leur contenu et leur problématique. Ainsi ils ont renforcé l'isolement scientifique des institutions académiques hongroises. Une seule exception est produite par le Professeur MICHNAY, à l'Académie de Droit de Presbourg en 1844, par la parution d'un manuel de statistique en hongrois, sous la pression d'une nouvelle loi prescrivant l'utilisation de la langue hongroise, en 1844. Mais son niveau — dû en partie à cette circonstance — est encore moins satisfaisant et pointe vers l'oeuvre de WINKLER.

Notons qu'à cette époque les épigons plus doués de SCHWARTNER se recrutaient plutôt en dehors des cadres de l'Université et des académies de droit. Les deux représentants les plus valables furent sans contestation PÁL MAGDA et ELEK FÉNYES, le premier sortit sa description statistique de la

³⁰ LÁNG, op. cit sous (9), p.

³¹ HORVÁTH: op. cit sous (15), pp. 87 et pass., — avec référence sur l'ouvrage d'ECKHARDT, F.: L'histoire de l'Université Royale des Sciences „Péter Pázmány”, L'histoire de la Faculté de Droit, Budapest, 1936, 2e vol. (monographie en hongrois).

³² Ibid., pp. 118 et pass.

Hongrie en 1819, le deuxième en 1837 et 40, tous les deux en hongrois.³³ Ces ouvrages ont largement surpassé en niveau les produits académiques de la statistique descriptive, et leur parution en hongrois a considérablement contribué au changement de la langue d'enseignement académique en faveur du hongrois et en défaveur du latin. Comme dit, le manuel de MICHNAY se trouvait déjà sous cette contrainte nouvelle et son niveau faible est en partie la conséquence de cette difficulté additionnelle.

Il faut constater que l'enseignement académique de la statistique dans cette troisième période d'après SCHWARTNER reflète à peine — même au milieu des années 1840 — ce grand changement scientifique, qui a complètement transformé l'état de la discipline statistique au point de vue méthodologique et théorique. L'essentiel de ce changement peut être résumé scientifiquement dans l'adoption des résultats du calcul des probabilités et méthodiquement dans celle des expériences soit méthodologiques ou administratives des bureaux de statistique, en aboutissant à la formation d'une discipline de statistique unifiée et autonome: la statistique Queteletienne. Même les représentants plus jeunes et plus doués de la statistique académique en Hongrie — nous nous référons en premier lieu à RAMÓCZY et KONEK, et leurs oeuvres en 1847 — ne font point mention de ce grand changement. Ce fait est sûrement en connexion étroite avec la circonstance qu'à l'Université de Vienne on a eu également des difficultés à suivre ce développement. Le premier signe, qui marque ce changement capital à l'Université de Vienne ne se date que de 1852 et se présente par la parution de l'ouvrage de HAIN, dont les fondements méthodologiques se trouvent fermement dans le calcul des probabilités.³⁴

IV.

La transformation radicale de l'essence de la discipline statistique, comme initiée par QUETELET, faisait déjà sentir à partir de la fin des années 1820 en Belgique, quand la coopération de QUETELET dans le service officiel de statistique des Pays-Bas, et à partir de 1830 dans celui de la Belgique, devint toujours plus décisive.

QUETELET a considéré le relèvement des données „sures et fiables” à l'échelle macro-économique et macro-sociale comme une base de toute méthodologie statistique et une condition préalable de l'utilisation du calcul des probabilités. Il résume les principes de ce calcul dans sa monographie spéciale de 1846, à côté de son ouvrage principal, paru en 1835. Le relèvement des données et le dépouillement avec aide du calcul de probabilités représentèrent ainsi dans sa pensée les deux colonnes fondamentales, qui ont soutenu le bâtiment de la discipline statistique moderne. La réalisation de cette idée fut attaquée par QUETELET sur le plan international également dans la soixante „période de congrès” internationaux de statistique (de 1853 à 76).

Notons, que pour la formation d'une discipline statistique moderne, „le père de la statistique moderne” a utilisé toutes les traditions valables des

³³ HORVÁTH, R. A.: Elek Fényes, statisticien progressiste et l'homme de réforme hongrois, Acta Univ. Szegediens., Jur. et Pol., Tom. III., Fasc. 5, Szeged, 1957, — et DU MEME AUTEUR: Pál Magda, statisticien et scientifique social, Act. Univ. Szegediens., Jur. et Pol., Tom. XV, Fasc., 3, Szeged, 1968.

³⁴ ADAM, op. cit. sous (3), p. 147.

courants antérieurs de la statistique: les résultats de la statistique descriptive de type allemand furent utilisés surtout dans la technique des services officiels de statistique, tandis que les expériences et exploits de l'Arithmétique Politique et de la démographie précoce furent repris par la grande école française du calcul des probabilités, par LAPLACE, FOURIER et POISSON et ont directement influencé la pensée de QUETELET.³⁵

Il paraît qu'aux universités belges, l'enseignement de la statistique descriptive de type allemand n'a cessé que vers 1830 et on n'a recommencé à enseigner la statistique que vers le milieu des années 1870.³⁶ C'était un peu la même situation, qui s'est développée en Europe Occidentale où l'enseignement de la statistique aux universités faisait entièrement défaut. C'est pourquoi QUETELET insistait dans la deuxième édition de sa „Physique Sociale”, en 1869, sur un enseignement de la statistique aux facultés de mathématique des universités.

Dans un essai paru en français au centenaire de la mort de QUETELET, j'ai analysé en détail son influence sur la statistique hongroise en général, je peux ainsi dans le présent essai me concentrer plutôt sur les aspects académiques.³⁷ Comme point de départ, la constatation s'impose que la „Physique Sociale” n'était connue en Hongrie en original que dans une traduction allemande. Il n'est même pas exclu que cette traduction ne fut utilisée qu'après les références des manuels de statistique autrichienne et allemande. Cette supposition semble être vérifiée par le moyen des références retrouvables chez RAMÓCZY et KONEK dans leurs ouvrages parus en 1847 déjà mentionnés. Le premier auteur classe carrément QUETELET comme un statisticien de la population à côté de KASPER et SÜSSMILCH, — une solution, qui exclut la connaissance de première main de l'ouvrage fondamental de QUETELET. KONEK de sa part ne le mentionne même pas, il parle plutôt indirectement de l'importance des „bureaux de statistique” et apprécie surtout les „Tafeln”, produite par le service officiel autrichien dans ce contexte.³⁸ Il paraît que même le fameux essai de KONEK, — paru en 1851 dans la revue de l'Académie Hongroise des Sciences, considéré comme la première manifestation de la statistique Queteletienne —³⁹ a utilisé également des sources de second-main encore. Comme sources principales il se servit surtout du traité de KNIES de 1850 et peut être celui de HAIN, à côté de quelques citations de QUETELET prises des ouvrages de DUFEAU — provenant de 1840, — et de celui de MOREAU DE JONNES, — paru en 1847. C'est par cet article de KONEK que l'Académie Hongroise des Sciences décidait d'élire un membre mathématicien-probabiliste qui ne fut autre que BITNICZ, et qui a fourni dans son discours inaugural la première analyse scientifique impeccable du

³⁵ HORVÁTH, R. A.: Quetelet et la Statistique de son Epoque, Essais choisis en l'honneur de Quetelet à l'occasion du centenaire de sa mort, Acta Univ. Szegediens., Jur. et Pol., Tom. XXIII, Fasc. 3, Szeged, 1976. (monographie en français).

³⁶ HARSIN, op. cit. sous (6), p. 396. — malgré que l'établissement de ce fait est douteux à cause de la rédaction ambiguë du texte.)

³⁷ HORVÁTH, R. A.: Quetelet et la statistique hongroise, — dans le recueil d'études cité sous (35), pp. 93 et pass.

³⁸ HORVÁTH, R. A.: L'activité de statistique théorique du professeur Sándor Konek (1819—1884) et la formation de la théorie de la statistique capitaliste en Hongrie, Acta Univ., Szegediens., Jur. et Pol., Tom. XII, Fasc. 2, Szeged, 1965, pp. 22 et pass. (monographie en hongrois avec résumé français).

³⁹ KONEK, S.: L'école de statistique mathématique dans la description d'Etats, Új Magyar Múzeum, 1851—52, vol. 1, pp. 305 et pass. (en hongrois).

système de QUETELET et de la statistique nouvelle en Hongrie encore en 1851, le plus vraisemblablement en utilisant les traductions allemandes disponibles.

KONEK, devenu entretemps professeur de statistique à l'Université de Pest, a élaboré en 1855 le deuxième volume de son manuel de statistique de 1847, ce dernier publié encore à l'Académie de Droit de Győr. Dans ce deuxième volume il a enregistré assez fidèlement le grand changement de la statistique dans la première moitié du XIXe siècle au point de vue des bureaux de statistique, mais beaucoup moins compréhensivement sur le plan de la méthodologie et de la théorie de la statistique moderne. Ainsi il a manqué de justesse d'introduire cette statistique dans l'enseignement universitaire conformément aux exigences scientifiques de l'époque, et une deuxième fois encore à l'occasion de l'organisation d'un cours post-graduel de la statistique à l'usage des nouveaux cadres du bureau de statistique hongrois nouvellement créé en 1867. La part de la méthodologie moderne était minime dans ces cours et se restreignait plutôt à la technique des recensements.⁴⁰

Cette lacune donne le propos du premier directeur du service officiel de statistique hongrois, KÁROLY KELETI, de reprendre ce sujet encore une fois en 1875 et de résumer les techniques élémentaires de la statistique à l'usage interne de son service.⁴¹ Un manuel plus développé du point de vue méthodologique ne fut élaboré que plus tard, en 1903, par le professeur de l'Académie de Droit de Presbourg KENÉZ. Il faut cependant souligner que ces manuels un peu plus développés ont fermement suivi la ligne dite non-mathématique de la méthodologie statistique, c'est-à-dire celle connue sous le nom du professeur VON MAYR en Allemagne, ne faisant l'usage du calcul des probabilités que de la technique mathématique élémentaire de la statistique. Notons, qu'en Europe Centrale cet ouvrage de base de VON MAYR fut toujours préféré au lieu de son antagoniste scientifique. LEXIS, et fut déjà traduit en hongrois très tôt, en 1881,⁴² KENÉZ le suivait ainsi avec un retard considérable, qui nous signale nettement l'état plus que stationnaire de l'enseignement universitaire de la statistique dans cette période de élé.

La bilan des cinquante années de l'enseignement de la statistique aux académies hongroises, qui se situent entre le milieu du XIXe siècle et le tournant des XIXe et XXe siècles, est ainsi plutôt négatif, comme ça ressort de cette échantillon que nous venons d'exposer.

Une analyse plus systématique ne peut que confirmer cette impression préalable. Le professeur LÁNER n'a sorti autre chose qu'un compendium de ses conférences de statistiques en allemand en 1851, comme précurseur de KONEK à la chaire de l'Université de Pest. Son esprit est identique avec celui des années 1800, notamment complètement désuète. Le successeur de KONEK

⁴⁰ HORVÁTH, op. cit. sous (38), pp. 51 et pass.

⁴¹ Ibid., pp. 55 et pass., — et DU MEME AUTEUR: Sur l'importance de la formation d'un service officiel de statistique en Hongrie, Statisztikai Szemle, 1958, No 2, pp. 161 et pass., — avec référence sur l'ouvrage de KELETI, K.: Manuel de statistique pratique, Budapest, 1875, — et sur KENÉZ, B.: La théorie de la statistique, Pozsony, 1903 (tous les trois en hongrois, le premier avec des résumés russe et anglais).

⁴² VON MAYR, G.: La loi de la vie sociale, Budapest, 1881, traduction hongroise de l'original allemand.

⁴³ HORVÁTH, op. cit. sous (15), p. 122, — avec référence sur l'ouvrage de LÁNER, F.: Une esquisse de la théorie de la statistique, Pest, 1851.

à l'Académie de Droit de Győr, le professeur KAUTZ, selon ses notes autobiographiques, pensait écrire encore au début des années 1850 une statistique comparée des Etats eurapéens.⁴⁴ Le régime absolutistique des HABSBOURG a prescrit l'enseignement de la statistique de l'Empire des HABSBOURG à cette époque que KAUTZ refusait carrément à cause de ses sentiments patriotiques. Le prolongement de l'ère de l'absolutisme le forçait quand même de le faire comme professeur de statistique à l'Académie de Droit de Nagyvárad en 1855.⁴⁵ Notons que le traité résultant a complètement retravaillé les chiffres du recensement autrichien de l'Empire provenant de 1850 et faisait une synthèse tellement bien réussie qu'elle dépassait de loin le travail de KONEK. En plus, sur la base de ses études universitaires en Allemagne, KAUTZ a renforcé les liens de la statistique avec l'économie politique et a enrichi son matériel avec des calculs macro-économiques et d'une statistique financière impeccable, qui donnèrent à ses délibérations statistiques un trait d'économie quantitative presque inconnu à l'époque.

KONEK a sorti le même matériel d'enseignement sur l'Empire en 1865, révisé et augmenté deux fois encore uniquement pour la Hongrie en 1868 et en 1875, mais son travail n'atteint pas le niveau réalisé par KAUTZ. Notamment KONEK maintenait encore la conception Schlózerienne, en abordant la description statistique de la constitution et de l'administration, qui fut déjà abandonnée par la majorité des auteurs précédants.⁴⁶ Le professeur de l'Académie de Droit de Presbourg, PISZTORY, a publié sa statistique de la Monarchie Austro-Hongroise en 1874, essentiellement dans le même esprit, augmentée quand même d'une introduction méthodologique sommaire, sur le relèvement des phénomènes de masse, sur la classification et le dépouillement statistique.⁴⁷

Le même effort pour combler ces lacunes théoriques a caractérisé le manuel commun de LÁNG et de JEKELFALUSSY, sur la population de Hongrie en 1884, ainsi que le manuel de statistique de FÖLDES de 1885 et le manuel du professeur à l'Académie de Droit de Sárospatak, ILLYEFALVY-VITÉZ, qui n'a paru qu'entre 1903 et 1913.⁴⁸

L'enseignant le plus original et le plus érudit de ce demi-siècle fut sans contestation KAUTZ. Malgré le fait qu'il a abandonné la chaire de statistique pour une chaire de l'économie politique, son activité critique aurait pu donner des directives valables au développement de l'enseignement de statistique universitaire. Hélas, le niveau général n'a pas permis la compréhension de ses idées. Dans son grand ouvrage sur l'histoire et la théorie de l'économie politique, paru en deux volumes entre 1858 et 1860 en allemand, KAUTZ a souligné

⁴⁴ DU MEME AUTEUR: Les contributions de Gyula Kautz à la formation de la discipline de statistique hongroise, I—II, *Statisztikai Szemle*, No. 7, pp. 736 et pass., et No. 8—9, pp. 894 et pass. (en hongrois avec des résumés russe et anglais).

⁴⁵ *Ibid.*, p. 741, — avec référence sur l'ouvrage de KAUTZ, Gy.: La statistique de l'Empire autrichien, Pest, 1855. (en hongrois).

⁴⁶ KONEK, S.: La statistique de l'Empire hongrois, Pest, 1865, — 2e éd. *ibid.*, 1868, — 3e éd. Budapest, 1875 (toutes les éditions en hongrois).

⁴⁷ HORVÁTH, op. cit. sous (15), p. 123, — avec référence sur l'ouvrage de PISZTORY, M.: La statistique de la Monarchie Austro-Hongroise, Pozsony, 1874, — 2e éd. *ibid.*, 1883 (les deux éditions en hongrois).

⁴⁸ LÁNG, L.—JEKELFALUSSY, J.: La statistique de la population de la Hongrie, Budapest, 1884, — et FÖLDES, B.: La statistique de la Hongrie, Budapest 1886, — et ILLYEFALVY VITÉZ, G.: La statistique de la Hongrie, Budapest, 1903, — 2e éd. *ibid.*, 1913. (tous les trois en hongrois).

l'importance de la logique inductive et de la statistique économique dans le développement des sciences économiques. Il soulignait explicitement l'utilisation de la loi des grands nombres et implicitement celle de la méthode d'échantillonnage et de la vérification des hypothèses avec référence sur les traités de JOHN STUART MILL et de BOOLE. Dans son discours commémoratif à son collègue KONEK, prononcé à l'Académie Hongroise des Sciences, en 1886, KAUTZ a évalué négativement le courant de VON MAYR, représenté en Hongrie par KONEK. La prépondérance des idées de QUETELET et leur continuation sous la forme de la statistique-mathématique était selon lui indispensable dans l'esprit de KNIES et plus tard de celui de LEXIS.⁴⁹

La coïncidence entre cette première évaluation critique de la pensée statistique hongroise par KAUTZ et celle de LÁNG, le premier historiographe de la statistique hongroise comme ce dernier l'a déployée dans son livre paru en 1913, est plus que frappante. L'érudition de LÁNG était à peu près sur le même niveau que celle de KAUTZ, avec l'originalité théorique de ce dernier, ce qui rapprochait les jugements des deux savants hongrois. LÁNG était d'avis que la survie de la méthode plutôt descriptive et non-mathématique dans la statistique hongroise aux académies était un essor formidable du répandement de „l'auto-connaissance nationale” et de la culture nationale, en soutenant en même temps la formation d'une discipline d'économie politique hongroise.

Mais malgré ce rôle nettement progressiste dans la conservation des traditions nationales, elle empêchait de plus en plus la réorientation scientifique indispensable, l'abandon de la statistique désuète du tournant des XVIIIe et XIXe siècles et la réception de la statistique Queteletienne et moderne.⁵⁰ La majorité des chaires statistiques hongroises travaillant dans ce sens désuet a conservé le maintien de cet esprit démodé. L'introduction d'un enseignement auxiliaire de la statistique médicale aux Facultés de Médecine, avec une orientation beaucoup plus moderne, ne pouvait pas changer fondamentalement cette situation établie. On se demande même que la création d'une chaire de calcul des probabilités à une Faculté de Philosophie ou à une Faculté des Sciences, en faveur de quoi QUETELET militait en Belgique, aurait pu emmener un changement dans le sens souhaité. Notons que l'essai du premier représentant moderne de cette pensée, KÁROLY JORDÁN, paru en 1905 n'a pu produire aucune écho et son traité de statistique-mathématique, — un livre remarquable, mais plus proche à la science mathématique qu'à la statistique —, est venu trop tard avec sa parution en 1928 pour pouvoir influencer cette période d'avant guerre.⁵¹

⁴⁹ HORVÁTH, op. cit. sous (41), pp. 896 et pass., — avec référence sur l'ouvrage de KAUTZ, Gy.: *Theorie und Geschichte der National-Ökonomik*, I. Theil.: *Die National-Ökonomik als Wissenschaft*, Wien, 1858, — II. Theil.: *Die geschichtliche Entwicklung der National-Ökonomik in ihrer Literatur*, Wien, 1860. — Il faut souligner l'orientation excellente de KAUTZ, en se référant sur les deux traités de logique inductive les plus importants de son époque, — ceux de MILL, J. St.: *A System of Logic, Ratiocinative and Inductive, etc.*, 2 vol., London, 1843, — et BOOLE, S.: *Az Investigation of the Laws of Thought on which are founded the Mathematical Theory of Logic and Probabilities*, London, 1854. Il est à noter que le troisième traité de base de l'époque — celui de VENN, J.: *The logic of chance*, London and New York, 1866 — n'était publié qu'après la parution de l'ouvrage de KAUTZ en question.

⁵⁰ DU MEME AUTEUR, op. cit. sous (34), — avec référence sur LÁNG, op. cit. sous (9).

La prolongation du règne de la statistique universitaire hongroise de type descriptif et allemand jusqu'à la fin du XIXe siècle et même un peu jusqu'à la Première Guerre Mondiale dans l'enseignement — nous croyons — est amplement démontrée par les parties antérieures de notre essai. Malgré que nous n'avons consacré trop d'efforts pour d'élucider ses causes, elles s'expliquent un peu par elles-mêmes: une fois le régime de la Sainte-Alliance jusqu'à 1848, — jusqu'à la révolution bourgeoise hongroise —, et une deuxième fois le régime absolu inauguré après sa chute, qui durait en deux étapes jusqu'à 1867, jusqu'au „compromis" historique entre la Hongrie et les HABSBOURG.

Ces forces majeures ont isolé à la fois l'enseignement universitaire hongrois au point de vue scientifique et ont prolongé le „status quo ante". Après le „compromis" — en principe au moins — on aurait pu sortir de l'impasse historique — y compris l'enseignement universitaire de la statistique —, mais à ce moment un troisième facteur commençait à jouer en défaveur d'un „take-off" scientifique statistique. Notamment, l'économie politique largement négligée et représentée entre les années 1790 et 1867 avec une écrasante majorité par des statisticiens de la vieille école s'émancipait avec une vitesse spectaculaire vers 1867 et a séduit les meilleurs esprits universitaires. Ces derniers, même s'ils ont commencé leur carrière aux chaires de statistique, ont vite opté pour la nouvelle vedette: la chaire d'économie politique, — comme l'exemple du professeur KAUTZ le démontre, et c'était un peu le cas en Allemagne également, où l'exemple parallèle est fourni par KNAPP.

Le problème, — comment sortir de l'impasse d'un enseignement de statistique universitaire démodé, persistait encore dans la période entre les deux Guerres et pour finir nos délibérations, nous essayons d'esquisser les plus grandes lignes du développement ultérieure de l'enseignement statistique aux institutions académiques hongroises.

C'est un fait connu que les périodes de "l'enthousiasme statistique" entre 1830 et 1850 et celle des „congrès internationaux" entre 1853 et 1876 ne furent pas suivies en Europe Occidentale par une sorte de déclin causé par la survie de la statistique dite non-mathématique, comme ce fut le cas en Europe Centrale et de l'Est. Au contraire, le renouveau de la statistique dite „mathématique" a pris élan dans les pays anglo-saxons et fut puissamment soutenu au tournant du siècle jusqu'à la première Guerre Mondiale aussi par la deuxième grande école française des probabilités. Les représentants les plus connus de cette dernière furent BERTRAND, POINCARÉ, LÉVY et BOREL et leur travail fut dans un sens prolongé par les protagonistes de la logique inductive en Angleterre, — surtout par KEYNES, R. A. FISHER et CARNAP.⁵²

⁵¹ JORDÁN, K.: L'application des méthodes de statistique, mathématique dans la littérature sociologique hongroise, tiré-à-part de Huszadik Század, Budapest, 1905, — et DU MEME AUTEUR: Statistique-mathématique, Budapest, 1928. (tous les deux en hongrois).

⁵² BERTRAND, J.: Calcul des Probabilités, Paris, 1889, — 2e éd. *ibid.*, 1907, — POINCARÉ, H.: Calcul des Probabilités, Paris, 1896, — avec beaucoup d'éditions successives, — BOREL, S.: Traité de calcul des Probabilités et de ses Applications avec collaboration de FRÉCHET, M. 4 vol., Paris, 1925—39, — Le courant anglo-saxon est représenté par KEYNES, J. M.: A Treatise on Probability, London—New York, 1921, — FISHER, R. A.: The Design of Experiments, London, 1935, — CARNAP, R.: Logical Syntax of Language, London, 1937, — et DU MEME AUTEUR: Introduction to Semantics, Cambridge, Mass., 1942.

Tandisque les probabilistes français n'ont eu que très peu de résonance en Hongrie, les logiciens anglais furent mieux compris par quelques économistes théoriques. Un exemple est fourni en Hongrie par SURÁNYI—UNGER à l'Université de Szeged, qui a dirigé la chaire de statistique par procuration dans la plupart de la période entre les deux Guerres. Il a pu sortir un manuel de statistique-mathématique rudimentaire en allemand en 1928, pour virer enfin définitivement vers l'économie politique mathématique et vers la politique économique basée sur les statistiques économiques plutôt conventionnelles.⁵³

L'influence autrichienne et allemande était nettement en décroissance dans cette période, et ce fait est à expliquer avec la suppression de la chaire de statistique à l'Université de Vienne en 1883 et le statut de discipline auxiliaire de la statistique au sein du curriculum universitaire, représentée par des professeurs extraordinaires ou des „Privatdozenten”. Cette situation subsistait jusqu'à 1947.⁵⁴ Malgré la disponibilité de la littérature allemande de caractère statistique entre les deux Guerres et même des traductions allemandes des ouvrages les plus importants dans les autres langues universelles, la ligne non-mathématique emportait en Hongrie aux académies dans l'enseignement de la statistique. Pas de surprise que les initiatives de MORGENSTERN et VON NEUMANN dans la théorie des jeux, au sein de l'Université de Vienne, n'ont trouvé aucun écho dans cette ambiance universitaire hongroise et c'est également le cas quant à l'activité des représentants autrichiens du calcul des probabilités ou de la logique inductive, p.e. celle de ROBERT von MISES.⁵⁵

Une sorte de dégénération de l'enseignement universitaire de la statistique en Hongrie dans cette période était presque inévitable à cause de la question non-résolue de la formation des cadres enseignants aux universités. Il n'existait pas de chaires véritables à ce temps-là aux facultés de Droit et de Sciences Politiques, il y avait seulement des professeurs chargés de cours principaux ou complémentaires.

L'insitution de spécialisation dans la discipline de statistique était uniquement le Bureau Central Hongrois de Statistique avec ses cours d'application post-graduels avec une orientation plutôt pratique que théorique. Une telle formation, même sans un approfondissement théorique trop poussé, s'avérait largement suffisante pour passer le grade d'agrégé aux universités scientifiques possédant des facultés de droit — le nombre desquelles passait à partir de 1872 jusqu'à 1940 à quatre- et ainsi l'activité théorique et de recherche dans cette discipline fut plutôt médiocre. L'impact du service officiel de statistique devint toujours plus décisif et l'Académie Hongroise des Sciences s'intéressait toujours moins à ce domaine, où l'esprit pratique emportait, malgré que sur quelques domaines spécialisés — comme la statistique démographique et la démographie historique, ou la statistique agricole et le calcul du revenu

⁵³ SURÁNYI—UNGER, Th.: Einführung in die mathematische Statistik für Wirtschaftler, Jena, 1928.

⁵⁴ ADAM, op. cit. sous (3), pp. 148 et pass.

⁵⁵ VON MISES, R.: Wahrscheinlichkeit, Statistik und Wahrheit, Wien, 1928, 2e éd. ibid., 1936, — ADAM, op. cit. sous (3), p. 151, — avec référence sur le premier colloque de ce genre à l'Université de Vienne en 1928, où la théorie des jeux fut exposée la première fois par VON NEUMANN, J., et sur un autre colloque au même endroit, où la théorie des systèmes fut exposée la première fois par VON BERTALANFFY, — et MORGENSTERN, O.: Theory of Games and Economic Behavior, Princeton, 1944.

national et de la fortune nationale, y compris les recherches de la conjoncture économique et de l'analyse de la demande — le niveau des travaux statistiques, soit universitaires, ou ceux du service officiel, a produit parfois des résultats impressionnants.

La fin de la II^{ème} Guerre Mondiale et l'établissement d'un régime socialiste a forcément imposé la réorganisation de la discipline statistique, y compris ses sources et ses relations avec l'étranger. Au commencement, c'était la réception des matériels d'enseignement des universités soviétiques, qui a changé l'orientation de l'enseignement de statistique académique hongroise vers la planification économique et cette période de transition n'était pas exempte de quelques divagations idéologiques. Elles résultaient dans l'abandon provisoire de la statistique mathématique et des méthodes économétriques en imposant une orientation tout a fait subordonnée à l'économie politique. Quelques années plus tard, les grandes traditions de la science mathématique russe s'imposèrent sur la base des travaux de THÉBITCHEFF, MARKOV et LAPUNOV, y compris les résultats plus récents dans le calcul des probabilités en Union Sovétique, surtout par l'activité de KOLMOGOROV, HINTCHIN, GNEDENKÓ et d'autres, la statistique hongroise a pu s'allier à cette ligne de développement. Le meilleur disciple de JORDÁN, le professeur RÉNYI, fut le premier représentant de cette nouvelle orientation avec la parution de son manuel universitaire du calcul des probabilités en 1954, en ouvrant la possibilité d'introduire un enseignement économétrique aux autres universités hongroises également.⁵⁶

Malgré cette ligne de développement universitaire, le décalage dans le „take-off” du service officiel de statistique et des institutions universitaires devint toujours plus grand en défaveur de ces dernières. Le développement spectaculaire à travers la planification dans le service officiel a produit très vite un réseau des contacts extérieurs non seulement avec des pays socialistes, mais avec des pays capitalistes et surtout avec des institutions économiques et statistiques internationales. Ce développement a permis d'augmenter considérablement le niveau théorique de son travail pratique quotidien et a résulté dans la création d'une série d'instituts de recherches gérés par le service officiel et conforme aux exigences scientifiques de ce service.

Les chaires de statistique des universités ont fait des efforts considérables de se transformer en „chaires véritables” avec des cadres et des budgets appropriés à leurs fonctionnement y compris les contacts nécessaires avec l'étranger. Les résultats tout de même ont été plus que modestes en comparaison avec le service officiel. Comme un obstacle important est considéré par des représentants de la statistique universitaire la position retrograde de l'Académie Hongroise des Sciences, correspondant plutôt à l'esprit du début des années 1950 et se manifestant dans la subordination totale de la discipline de statistique aux sciences économiques, avec une conséquence majeure de la manque totale des académiciens élus pour représenter cette discipline comme science autonome.

⁵⁶ RÉNYI, A.: Calcul des probabilités, Manuel Universitaire, Budapest, 1954 (en hongrois).

Il semble que, sur le chemin vers le tricentenaire, même une analyse si modeste des leçons de l'histoire, fournie par le présent essai d'un historiographie dévouée à la pensée statistique hongroise, pourrait apporter quelques points de vue utiles et pourrait — malgré ses défauts et ses positions subjectives — contribuer à un développement plus équilibré et plus assuré de l'enseignement de la statistique en Hongrie dans l'avenir.



TABLE DES MATIÈRES:

AVANT-PROPOS	3
CHAPIRE 1. Description Statistique et Philosophie Nominaliste	5
CHAPITRE 2: Le Développement Historique du Courant de la Description Statistique Allemand et l'Evolution de la Méthode et de la Théorie Statistique au Sein de ce Courant	
I. Le Origines ou Conring	13
II. Schmeizel ou la Transition	17
III. Achenwall ou la Quantification	19
IV. Schlözer ou le Perfectionnement	25
CHAPITRE 3: La Querelle de Méthode au Sein de l'Ecole de Goettingue, ses Conséquences et le Développement Ulérieure de l'Ecole	36
CHAPITRE 4: L'Influence de l'Ecole de Statistique Descriptive Allemande sur le Développement des Services Statistiques Officiels	41
CHAPIRE 5: Les Sources Etrangères de l'Enseignement Universitaire Hon- grois de Statistique avec Egard Spécial sur la Statistique Descripti- ve Allemande	50
TABLE DES MATIÈRES:	71